

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1927

THÈSE

N^o

521

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

Jean-Henry-Gabriel MIQUEL

Né le 20 Août 1900, à Carcassone (Aude)

Πρὸς τέλος αὐτὰ πάντα κινεῖται
(Toutes choses se meuvent en leur fin)

Quelques Considérations à propos du Congrès

Etude médico-historique, médico-légale et médico-sociale
d'Hier et d'Aujourd'hui

Président de Thèse : M. P. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1927

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547905_0066

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1927

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

Jean-Henry-Gabriel MIQUEL

Né le 20 Août 1900, à Carcassone (Aude)

Πρὸς τέλος αὐτῶ πάντα κινεῖται
(Toutes choses se meuvent en leur fin)

Quelques Considérations à propos du Congrès

Etude médico-historique, médico-légale et médico-sociale
d'Hier et d'Aujourd'hui

Président de Thèse : M. P. MÉNÉTRIER, Professeur

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1927



LE DOYEN M. ROGER.

1. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	GUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale.....	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LEGÈNE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	Léon BERNARD
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	MÉNÉTRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.....	RATHERY..
Clinique médicale	GILBERT
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.....	TEISSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET.
	HARTMANN.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Sans chaire	ROUVIÈRE.
Id.	RANCA.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI.....	Pathologie médicale.
AUBERTIN.....	Pathologie médicale.
BASSET.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
BAUDOUIN	Pathologie médicale.
BINET.....	Physiologie.
BLANCHETIÈRE.	Chimie biologique.
BRÛLÉ.....	Pathologie médicale.
CADENAT.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
CHAMPY.....	Histologie.
CHIRAY.....	Pathologie médicale.
CLERC.....	Pathologie médicale.
DEBRÉ.....	Hygiène.
I. de JONG.....	Anatomie pathologique.
DUVOIR.....	Médecine légale.
ÉCALLE.....	Obstétrique.
FISSINGER.....	Pathologie médicale.
FOIX.....	Pathologie médicale.
GARNIER.....	Pathologie expériment.
HARVIER.....	Pathologie médicale.

MM.

HEITZ-BOYER...	Urologie.
HOVELACQUE....	Anatomie.
JOYEUX.....	Parasitologie.
LABBÉ (Henri)...	Chimie biologique.
LARDENNOIS.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
LEMAITRE.....	Oto-rhino-laryngologie.
LÉVY-SOLAL.....	Obstétrique.
LHERMITTE.....	Pathologie mentale.
LIAN.....	Pathologie médicale.
MATHIEU.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
METZGER.....	Obstétrique.
MONDOR.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
MOURE.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
MULON.....	Histologie.
PHILIBERT.....	Bactériologie.
RICHET Fils.....	Physiologie.
VAUDESCAL.....	Obstétrique.
VERNE.....	Histologie.
VELTER.....	Ophthalmologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
GOUGEROT.....	Pathologie médicale.
GUÉNIOT.....	Obstétrique.
LE LORIER.....	Obstétrique.

MM.

MOCQUOT.....	Pathologie chirurgic ^{le} .
RETTÉTER.....	Histologie.
TANON.....	Pathologie médicale.
VILLARET.....	Pathologie médicale.

VI. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.

AUVRAY.....	Clinique chirurgicale.
CHEVASSU.....	Clinique chirurgicale.
LATIGNEL-LAVASTINE..	Clinique médicale.
LEREBoullet..	Clinique médicale in fantile.

MM.

LERI.....	Clinique médicale.
LOEPER.....	Clinique médicale.
PROUST.....	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ.....	Clinique chirurgicale.

CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé...	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.....		Education physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation

A MON PERE ET A MA MERE

Faible témoignage de ma vive
affection et profonde reconnais-
sance.

A MES SŒURS

A MON FRERE ANDRE MIQUEL

Etudiant en médecine;

A LA MEMOIRE DE MON ONCLE

LE DOCTEUR ALFRED MIQUEL

Médecin principal de la Marine;

A MON ONCLE

LE DOCTEUR LÉON MARTY,

A MON COUSIN GERMAIN

LE DOCTEUR PIERRE MARTY,

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris;

A MON COUSIN

LE DOCTEUR BAROTTE;

A MON BEAU-FRERE

LE DOCTEUR CHARLES VIDAL,

Médecin de l'Hôpital Général de Castres;

Membre de la Société Française

d'Histoire de la Médecine,

Qui nous inspira ce travail et
nous guida de ses conseils, témoi-
gnage de mon affection et de mon
admiration.

MEIS ET AMICIS

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MENETRIER,
Membre de l'Académie de Médecine;
Médecin de l'Hôtel-Dieu;
Chevalier de la Légion d'Honneur,

En témoignage de mon profond
respect et en le remerciant du
grand honneur qu'il m'a fait en
acceptant de présider cette thèse.

A MES MAÎTRES DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE ROUEN :

LE PROFESSEUR BRUNON,
Directeur Honoraire de l'Ecole de Médecine;

DOCTEUR VALLET,
Chirurgien des Hôpitaux de Rouen;

PROFESSEUR LONGUET,
Chirurgien des Hôpitaux de Rouen,

Qui guida nos premiers pas dans
la médecine, faible témoignage de
notre admiration et profonde re-
connaissance.

A MES MAÎTRES DES HOPITAUX DE PARIS :

PROFESSEUR SCHWARTZ,
Chirurgien des Hôpitaux;

DOCTEUR LOUIS RAMOND,
Médecin des Hôpitaux de Paris;

DOCTEUR MILLION,
Médecin des Hôpitaux.

A MES MAÎTRES DANS LES ASILES :

DOCTEUR DADAY,
Médecin-Chef de l'Asile Saint-Maurice;

DOCTEUR RENÉ BESSIÈRE,
Médecin-Chef de l'Asile d'Evreux;

DOCTEUR LEROY,
Médecin-Chef de l'Asile Sainte-Anne;

DOCTEUR GENIL-PERRIN,
Médecin-Chef de l'Asile de Vaucluse (S.-et-O.);

DOCTEUR TRUELLE,
Médecin-Chef de l'Asile Sainte-Anne.

AVANT-PROPOS

Le travail de l'étudiant, a dit Louis Couvreur, consiste à apprendre pour soi-même, le travail de l'homme à produire et à réaliser; il y a là un nouvel effort à fournir et, selon la maxime profonde d'Ollé Lapruné, le premier effort à faire pour être un homme, c'est de penser par soi. C'est ce que j'ai voulu tâcher de faire en consacrant ma thèse inaugurale à un sujet que d'aucuns trouveront peut-être un peu singulier. Mais, ici, je suis sans crainte, parce que ceux qui ont à juger mon travail sont des hommes trop avertis pour ne pas l'accepter, je ne dirai pas seulement avec leur bienveillance coutumière devant l'Idée légitime qui ne veut pas rester dans les limbes de la velléité, mais avec l'esprit qui sait déceler les plus secrètes pensées sans même avoir besoin de mettre en œuvre les disciplines de la psychanalyse. Ma pensée secrète est bien simple. C'est une pensée uniquement médicale, vierge de tout alliage impur,

parce qu'elle se sait dérivant de l'art le plus noble, de l'art que nos pères classaient dans les arts majeurs.



Les circonstances m'ont permis de pénétrer dans une de ces bibliothèques composée d'ouvrages anciens et rares. Je les ai d'abord regardés avec curiosité et puis leur charme si prenant m'a enveloppé et je les ai feuilletés avec une joie profonde. J'ai admiré les éditions merveilleuses que sont les Dictionnaires in-folio de Bayle, de Trévoux, les œuvres d'Erasme, avec leurs frontispices, leurs gravures, leurs lettrines et même l'Encyclopédie de Diderot. Mon admiration n'a pas été moindre lorsque j'ai examiné les ouvrages classiques de format plus modeste de nos vieux maîtres, ces graves Docteurs-régents de l'ancienne Faculté ! Là aussi, j'ai trouvé, unies, toutes les beautés de l'édition : papier, typographie, gravures, et, à la lecture, je me suis aperçu que ces vieux maîtres à grande perruque avaient le souci unique d'instruire le lecteur, de le nourrir de tous les sucs de leur pensée et de leur savoir. En pratiquant tous ces auteurs archaïques inconnus de la masse hypnotisée par la gloire tapageuse des écrivains admis à figurer dans les programmes du baccalauréat, j'ai souffert en songeant que leurs noms sont estompés sous le voile de l'oubli, je me suis pénétré de leur grandeur, j'ai admiré leur labeur et me suis senti petit à côté d'eux. L'esprit rempli de ces

considérations, je feuilletais un jour le *Dictionnaire Historique et critique de Bayle* ⁽¹⁾ dans une de ces belles éditions du xvii^e siècle, lorsque mes regards se fixèrent sur le mot : *Quellenec*. Ce nom me plut, je ne sais pourquoi. Je lus l'article. Il y était question d'un procès en impuissance qui avait été intenté à Charles de Quellenec, baron du Pont, en Bretagne, et qui « fit une grande figure sous le nom de Soubise parmi ceux de la Religion, durant le règne de Charles IX ». A ce propos, Bayle parle tout au long du « Congrès ». L'article fort copieux, fort savant, est bourré de faits. Je le trouvai original, et je fis en moi-même, de nombreuses réflexions sur les habitudes de la société du temps de Louis XIV et sur ses mœurs. Puis, par une association d'idées assez facile, je pensai à diverses questions qui préoccupent nos contemporains, concernant le mariage et ses préliminaires au point de vue médical. Tout cela me parut assez intéressant pour ne pas le garder pour moi seul. Les autres, me dis-je, trouveront plaisir et profit à connaître cette question. Je vais l'exhumer, je la présenterai avec le style du jour et puisque j'ai à rédiger une *Thèse* et à la faire imprimer, j'en ferai le sujet de ma thèse inaugurale.

★
★★

Traiter de la question du CONGRÈS, c'est étudier une question curieuse dans son archaïsme, mais ce n'est pas traiter une question périmée parce que la

(1) A Rotterdam, chez Rémier Leers, MDCXCVII.

question du Congrès amène insensiblement sur le plan des diverses questions, de Médecine sociale qui retiennent l'attention des Médecins les plus qualifiés et dont l'intérêt est universel par leur actualité brûlante. La question du Congrès est un sujet « judicieusement complexe » qu'on doit aborder avec tact mais en disant tout. Autrefois on l'eut traité en latin. Peut-être. Ce n'est pas bien sûr. Bayle, dans son Dictionnaire, entremêle son article de passages en latin et le Dictionnaire de Trévoux s'en tient au français. Le latin n'était déjà plus de mode à cette époque. Il n'est plus de mode aujourd'hui d'écrire en latin et la mode nous asservit. Et puis, ce serait peut-être embarrassant. D'ailleurs, pourquoi aborderait-on avec crainte même devant l'Aréopage de telles questions ? Saint François de Sales a examiné la question de l'amour dans le mariage et Henry Bordeaux a repris les idées du célèbre évêque de Genève dans une série de conférences qu'il vient de faire à travers la France.

Le D^r Maurice de Fleury a traité de cette question, puisque j'ai lu quelque part qu'il a souligné l'identité pathologique qui existe entre être amoureux et être alcoolique ou morphinomane. Les écrivains les plus grands en ont parlé avec force détails biologiques. Je ne citerai pas Ovide mais je retiendrai Lucrèce et son admirable poème sur la *Nature des choses* ⁽¹⁾. Enfin, tout à fait près de nous, le D^r Le Bec ⁽²⁾, Président de la Société Saint-Luc, a fouillé une question bien

(1) De *Nature rerum*, Livre IV.

(2) Des procès en nullité de mariage.

proche de la mienne dans un article très complet paru dans le Bulletin de la Société Médicale de Saint-Luc de février 1914.

★★

Par une association d'idées qui me paraît naturelle, normale, la question du Congrès élucidée, je me crois autorisé à consacrer une partie de mon travail, à la grande question de l'Eugénique et du certificat prénuptial, sans manquer à la grande règle de l'Unité. Ce sera la seconde partie. Insensiblement une question amène à l'autre et c'est même nécessaire pour tracer un schéma résumant l'analyse de ces questions si prenantes.

On ne cesse, en effet, de parler d'eugénique, de certificat prénuptial qu'un de nos journalistes médicaux a qualifié de *Conseil de révision des fiancés* ⁽¹⁾. Or, le Congrès n'est pas autre chose qu'un Conseil de révision des gens mariés qui ont eu des déceptions au point de vue des résultats de leur mariage. Des liens étroits rattachent donc les deux questions l'une à l'autre et à celle de la dénatalité dont on se préoccupait déjà à la fin du XVIII^e siècle, si j'en crois la préface d'un vieux livre de Médecine populaire datant de cette époque dont je ne puis donner la référence bibliographique exacte, les premiers feuillets de l'exemplaire que j'ai eu entre les mains ayant été arrachés. Je serai, ici encore, en bonne compagnie avec les hommes généreux qui, émus de la diminution

(1) Dr Lucien NASS : *Le Correspondant Médical*, 15 août 1909.

de la population française, ont mis en avant mille procédés ayant pour but immédiat ou lointain d'y remédier.

Les uns, comme le vénéré professeur Pinard, ont préconisé la puériculture. Il faut sauver à tout prix les enfants qui naissent, puisque l'enfant est un objet rare. D'autres ont créé des associations pour l'accroissement de la population française, telle « *L'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* », qui publie une revue et l'adresse aux médecins pour leur salon d'attente. D'autres proposent des lois diverses — et les font voter — qui ont pour but de favoriser la production des enfants, encore qu'il se trouve certains bons esprits qui veulent qu'en ceci comme en tout on observe une juste mesure.

Bref, moralistes, hygiénistes, parlementaires, tous s'intéressent à ces grandes questions et en ce faisant, ils luttent pour le bien. Or, lutter, de quelque façon qu'on s'y prenne, pour tâcher d'enrayer l'appauvrissement continu de la population française, est une opération utilitaire, une croisade à laquelle il appartient à l'élite médicale de participer. Tarnier, Pierre Budin, Marfan ont pris part à cette lutte par des moyens divers. Aujourd'hui, il y a un ensemble d'efforts mis en œuvre auxquels il faut coopérer lorsque l'on est médecin, et comme l'écrivait M. le Sénateur Paul Strauss ⁽¹⁾, « aucune abstention ne serait plus funeste si la jeune génération d'étudiants en méde-

(1) *Le Siècle Médical*, 15 juin 1927.

cine ne suivait pas l'exemple de ses maîtres d'hier et d'aujourd'hui ».

Aussi, suis-je convaincu que mes maîtres qui sont mes juges ne pourront que m'approuver ou tout au moins m'accorder leur bienveillante indulgence à cause de la bonté de mon intention et qu'ils me sauront gré de ma bonne volonté si je n'ai pas réussi à traiter ce sujet dans toute sa plénitude et avec la haute compétence qu'il exigeait.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DEFINITION DU CONGRES

Congrès, du latin *congressus* ou *congressio*. Se dit : *Congress* en allemand et en anglais, *congreso* en espagnol, *kongres* en polonais. César se sert du mot de *congressus* pour exprimer le sens de choc, de mêlée, d'attaque, de combat. Cicéron utilise le mot *congressio* avec les significations suivantes : abord, approche, entrevue, rencontre, compagnie, conversation, commerce, fréquentation, conférence, assemblée, visite, jonction. Il est fait ⁽¹⁾ de *congregior*, *eris*, *congressus sum*, *congregi*, *cum* avec ensemble, et *gradiri*, marcher, aller. Emile Chatelain ⁽²⁾ attribue au mot *congressus* le sens de *cohabitation*, d'*union étroite*, ainsi que celui de *combat*, *lutte*. C'est bien là le sens exact

(1) Napoléon LANDAIS : *Grand dict. général et grammatical*.

(2) *Lexique latin français*, rédigé conformément au décret du 19 juin 1880, à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres.

qu'il faut attribuer à ce mot dans la question qui nous occupe. Robin et Littré ⁽¹⁾ font du mot Congrès une « expression synonyme de coït ». Après eux, Larousse accepte ce sens : CONGRÈS, du latin *congressus*, coït. Ces derniers auteurs ont donné seulement une partie de la signification du mot. Dans le congrès, épreuve juridique « qu'ordonnait autrefois la justice en présence de chirurgiens et de matrones, pour constater la puissance ou l'impuissance » ⁽²⁾, il y avait sans doute coït possible mais il y avait certainement lutte, combat entre les adversaires, car il ne faut pas oublier qu'il s'agissait d'une « expérience légale » ⁽³⁾ ordonnée par le tribunal compétent appliquée à deux parties en procès, donc adverses, ennemies, qui subissaient le congrès. On disait : « subir le congrès » ⁽⁴⁾.

Avec Larousse, nous définirons donc le congrès : Terme du droit ancien, « expérience légale, faite en présence de témoins pour constater si le mari était, ou non, impuissant, lorsque la femme s'appuyait sur cette impuissance pour demander la nullité du mariage » ou encore, avec l'Encyclopédie ⁽⁵⁾ de Diderot : « Preuve juridique dans les causes de mariage quand on en prétendait la nullité pour fait d'impuissance. »

(1) *Dict. de Méd.*

(2) L. HANIN : *Vocabulaire médical*, Paris, Caille et Revier, 1811.

(3) Nouveau Larousse.

(4) Napoléon LANDAIS : *Grand dict. général et grammatical*.

(5) *Encyclopedie* (de Diderot), Paris, 1753, T. III.

CHAPITRE II

HISTORIQUE DU CONGRES

Un des grands législateurs de l'antiquité, Solon, l'un des sept sages de la Grèce, avait doté Athènes, au vi^e siècle avant Jésus-Christ, d'une loi d'après laquelle il était permis à la femme, mariée à un homme inhabile à charnellement habiter avec elle, d'habiter avec qui il lui plairait des parents de son mari. Cette loi de Solon avait sans doute pour but de donner une descendance qui fut du même sang que celui du mari inhabile.

Ce n'était pas la répudiation et pas davantage le divorce, mais une mesure ayant pour but de donner aux familles les satisfactions qu'elles pouvaient attendre d'un mariage. C'était une loi en faveur de la famille, mais une loi qui pouvait donner lieu à des abus.

Montesquieu ⁽¹⁾, traitant de la répudiation, nous dit que la faculté d'en user en était accordée, à

(1) *Esprit des lois*, T. II, p. 171, Amsterdam, 1771.

Athènes, à la femme comme à l'homme et, un peu plus loin, étudiant la différence qui existe entre le divorce et la répudiation, il explique que la faculté de répudier doit être accordée partout où elle a lieu, aux femmes comme aux hommes.

Chez les Romains, pendant 250 ans, continue Montesquieu ⁽¹⁾, personne n'osa user du droit de répudier accordé par la loi. Toutefois, les lois sur cette matière changèrent à Rome, à mesure que les mœurs y changèrent ⁽²⁾, et lorsqu'on voulait user de ces lois, on n'osait pas faire visiter les femmes tant les mœurs étaient sévères, à ce que nous assure Bayle ⁽³⁾. « Il ne se trouve point aussi que les Romains, dit-il, qui n'ont rien ignoré de ce qui est la raison quant aux mœurs, se soient servis de ce moyen pour convaincre leurs Vestales suspectes et accusées d'inceste combien qu'ils fussent sévères en la recherche et punition de ce crime.

« Dont se peut colliger et conclure que les Romains en ces doutes ne faisaient pas visiter les femmes pour s'en éclaircir et tirer preuve par là de leur virginité ou corruption, comme l'on fait aujourd'hui, soit qu'ils estimassent telle preuve trop incertaine et non suffisante pour y asseoir jugement, soit qu'ils la rejetassent pour être deshonnête et contraire à la pudeur féminine, qui leur était en telle recommandation que le même Valère dit au livre second,

(1) II, 176 et suiv.

(2) MONTESQUIEU, loc. cit., II, 278, 279.

(3) *Dictionnaire hist. et critique.*

chapitre premier, parlant de Spurius Cervilius qui répudia sa femme parce qu'elle était stérile, qu'ils ne voulurent pas permettre qu'on la touchât ni visitât. Quo matronale decus, munimento vere envediae tutius esset, in jus vocanti, corpus ejus attingere non permiserunt, ut inviolata manus alienae tactu relinqueretur.

En quoi ne lui ressemblent pas ceux qui ordonnent incontinent en ces procès de séparation, que la femme sera visitée encore qu'ils pourraient commencer plus honnêtement et avec plus de raison, par la visitation de l'homme, sauf à ordonner celle de la femme par après si besoin était, sans aller si vite ni les faire visiter en même temps et sans intervalle, pour plutôt parvenir à la séparation, comme si c'était chose fort pressée et qui ne se peut différer que le public s'en fut grandement intéressé. »

Mais quand Rome ne fut plus dans Rome et que l'empire fut transporté en Orient, les mœurs évoluèrent. Montesquieu ⁽¹⁾ nous rapporte que « Justinien ⁽²⁾ ordonna qu'un mari pourrait être répudié sans que la femme perdit sa dot, si pendant deux ans, il n'avait pu consommer le mariage ». Cette loi de Justinien fut faite, paraît-il, à l'instigation de l'impératrice Theodora. Les canonistes, avons-nous lu quelque part, à l'exemple de Justinien, ont donné semblable permission aux femmes en cas d'impuis-

(1) MONTESQUIEU . *De l'esprit des lois*, T. 3, Liv. XXIX, chap. XVI, page 366 (Amsterdam 1771).

(2) Leg I, Cod. D^e repudiis.

sance de leurs maris, en sorte qu'elles se peuvent marier à un autre homme après la séparation, et, en outre, ils auraient permis aux hommes mariés à des femmes trop étroites d'en faire autant.



Dans les premiers siècles de l'histoire de France, la femme pouvait justifier de l'impuissance de son mari par le témoignage de ses proches.

Du temps d'Yves de Chartres, on mettait la question en loterie.

Plus tard, on combattit en champ clos. C'était encore la loterie mais une loterie sanglante.

Les mœurs s'adoucissant on rechercha si la femme était toujours vierge. C'était là, pensait-on, la meilleure preuve de l'impuissance du mari.

Plus tard, on imagina le congrès dont Guy de Chauliac nous donne une description qui le rend acceptable. Puis on en vint à l'examen des deux parties en présence. Enfin, la Révolution abolit les procès pour impuissance et le Code civil écarte cette cause d'annulation de mariage.



« Au point de vue physiologique le mariage, dit le cardinal Gasparri ⁽¹⁾, est un contrat mutuel dont l'objet humain est de permettre à l'homme de déposer le

(1) D'après l'article du Dr LE BEC, sur *les Procès en nullité de mariage*. (Bulletin de la Société Médic. de Saint-Luc, février 1914).

sperme *in vas naturale*, c'est-à-dire *in vaginam* et non ailleurs. L'acte conjugal finit là; le reste est l'affaire de la nature, car la femme peut être inféconde pour une cause indépendante de l'acte régulier et accompli normalement. » Aussi, il nous paraît que le congrès pouvait se justifier aux yeux de ceux qui l'ordonnaient, et c'est pourquoi il était ordonné assez fréquemment, ainsi qu'il semble résulter du texte cité par Bayle dans son Dictionnaire et extrait de l'ouvrage de Vincent Tagereau ⁽¹⁾.

Dans cet ouvrage, d'ailleurs, Tagereau qui était avocat au Parlement de Paris au commencement du règne de Louis XIII, « écrivit fortement contre la visitation et se servit de deux arguments, l'un qu'elle est honteuse, l'autre qu'elle est incertaine ». Cette dernière opinion fut aussi celle de Nicolas Venette, Docteur en Médecine, Professeur du Roi en anatomie et chirurgie, Doyen des Médecins agrégés au Collège de la Rochelle, pages 578 et 579 du *Tableau de l'Amour conjugal* ⁽²⁾, qui déclara, d'après Bayle, que le Congrès « est ennemi de la chasteté et qu'il n'est pas la véritable marque de la virilité de l'homme ».



L'épreuve du Congrès avait lieu devant témoins nommés par les juges, mais tout le monde n'était pas

(1) VINCENT TAGEREAU : *Discours de l'impuissance de l'homme et de la femme*, ch. 4, p. 57, édit. de Paris, 1612.

(2) 7^e édition 1696.

admis à user de cette « procédure réaliste et grossière ». On n'admettait *pas au Congrès celui dont l'impuissance était notoire* ⁽¹⁾.

De plus, la femme qui se disait vierge (quoique mariée) pouvait prouver son dire par la déposition des sages-femmes qui l'avaient visitée. Donc le juge choisissait qui devait subir le Congrès et la femme pouvait s'en dispenser. Si elle ne le faisait pas, nous dit le juriste Despeisse, « on ordonnait le Congrès en présence des Médecins et Sages-femmes, comme il fut jugé au Parlement de Paris le 20 janvier 1584, et si le mari est trouvé impuissant, on dissout le mariage ⁽²⁾. Il fut aboli le 18 février 1677 par un arrêt du Parlement de Paris qui fit défense aux juges civils et ecclésiastiques d'ordonner à l'avenir la preuve du Congrès dans les causes de mariage. Ce fut à la suite de l'affaire célèbre du marquis de Langey, mais le principe de la nullité du mariage fut maintenu.

★
★ ★

Qu'était le Congrès? Qui l'ordonnait?

Le Congrès était un procès d'impuissance qu'ordonnait l'OFFICIAL ⁽³⁾.

Pourquoi l'Official? Parce qu'il s'agissait d'annuler le mariage que les lois religieuses déclarent défi-

(1) DESPEISSE : gros in-folio en deux parties (Paris, Hugnetau, 1685). Partie I du Mariage, section I, page 151.

(2) DESPEISSE, *loc. cit.*, page 151, colonne 1.

(3) Juge ecclésiastique chargé par l'évêque de la juridiction contentieuse.

nitif sauf quand il y a entrave. C'est ce que nous explique en latin Haine dans ses éléments de Théologie morale ⁽¹⁾. « D'après saint Thomas, nous dit-il, l'impuissance est *l'impotentia cœundi seu incapacitas vel ex parte viri, vel ex parte fœminae, habendi copulam carnalem perfectam, i. e. de se aptam ad generationem*. Il faut distinguer entre la simple impuissance et la stérilité. La première est une entrave au mariage et non pas la seconde. *Itaque duplex distinguitur impotentia conjugalis; una ad coitum, altera ad generationem. Prior quae est proprie dicta in vulgare sermone impotentiae nomen retinet; posterior vulgo sterilitas nuncupatur. Prior est impedimentum; posterior veronon*.

Est-ce une idée semblable qui a guidé la proposition de M. Paul Hervieu ⁽²⁾, qui veut que l'obligation d'aimer soit inscrite dans la nouvelle édition du Code civil :

« L'article 212 est ainsi rédigé : Les époux se doivent mutuellement *amour*, fidélité, secours, assistance. »

Quoi qu'il en soit, dans l'ancien droit, l'impuissance constituait une « nullité dirimante du mariage ». Elle créait l'incapacité juridique de le contracter et elle motivait l'annulation.

Le Congrès était une curiosité médico-judiciaire du bon vieux temps. Son étude met à nu devant nous l'âme de nos aïeux des xvi^e et xvii^e siècles et leurs

(1) HAINE : *Theologiae moralis elementa* ex S. Thoma aliisque probatis doctoribus, T. IV, pages 190-191 (Louvain, 1894).

(2) *Concours Médical*, 9 septembre 1906, page 651.

mœurs parfois truculentes, surtout au xvi^e siècle, qui fut le siècle de Rabelais, malgré les grâces d'une civilisation par ailleurs très raffinée par ses modes, sa littérature, ses arts. Mais nos ancêtres n'étaient pas bégueules, et ils savaient avec Boileau appeler un chat un chat et Rolet un fripon.

C'était toute la question de l'impuissance soit virile, soit féminine qu'il fallait reconnaître pour décider de la validité des mariages, grosse affaire en certains cas.

Malgré sa grossièreté, peut-être, étant données les connaissances de l'époque, était-ce un des meilleurs moyens à employer. Nos ancêtres ne disposaient que de moyens succincts d'observation. Ils étaient privés des ressources du laboratoire moderne et ils n'avaient pas encore le microscope, ou tout au moins, le microcope qui venait d'être inventé après le télescope vers 1590 par Zacharias Jansen, ainsi que le rapporte le savant Pierre Borel, de Castres, médecin ordinaire et conseiller de Louis XIV, était bien imparfait. On ne songeait pas encore à l'appliquer à la clinique courante.

Et puis, ce qu'on recherchait découlait de la définition donnée par saint Thomas ⁽¹⁾ que semble avoir copiée un auteur ⁽²⁾ qui fut un des grands maîtres de la chirurgie vers le milieu du xviii^e siècle. Une sorte de conseil de révision paraissait suffisant. D'ailleurs

(1) Voir ci-dessus.

(2) Elie COL DE VILARS : *Diction. français-latin des termes de médecine et de chirurgie* (suite du cours de chirurgie), Paris, Delespine, 1753.

ces procès étaient assez rares. « Un official du temps de M. de Gondy, de qui le nom ne me vient pas à la mémoire, écrit Bayle ⁽¹⁾, m'a dit que pendant quarante ans qu'il avait exercé sa charge, il n'avait ordonné le Congrès qu'une seule fois. »



Mais qui donc eût l'idée du Congrès?

Est-ce un official? Non. Est-ce un médecin? Non. Un chirurgien juré? Pas davantage. Une sage-femme? Encore moins.

Voici ce que rapporte là-dessus le *Dictionnaire de Trevoux* ⁽²⁾ : « Cet usage (du Congrès) doit son origine à la témérité d'un jeune homme qui demanda le Congrès. Le juge, surpris de la nouveauté de cette demande, ne crut pas qu'elle put être refusée, regardant cette épreuve comme un moyen infailible de découvrir la vérité. Depuis, il devint une jurisprudence certaine dans les officialités et les arrêts l'ont autorisée. Mais outre que cette expérience offense la pudeur et qu'elle est contraire à la pureté de nos mœurs, on a reconnu que cette prétendue certitude que l'on pouvait en tirer et qui seule l'avait fait accepter, était une illusion et que dans la plupart de ceux qu'on y assujettissait, la honte de l'accusation, la crainte d'un événement incertain, la pudeur et le trouble causé par la présence des experts, produi-

(1) *Dict. hist. et crit.*

(2) Paris, par la Compagnie des Libraires associés, 1771, T. II.

saient le même effet que l'impuissance naturelle. L'effronterie seule pouvait soutenir les honteuses formalités du Congrès. Une femme ne doit jamais arriver à la fâcheuse extrémité de publier des malheurs domestiques que la pudeur lui ordonne de tenir secrets ni faire éclater son infortune. C.-B. Boileau dit en parlant des animaux :

Que jamais juge entre eux, ordonnant le *Congrès*
De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.

« On a enfin abrogé l'usage du Congrès par un sage arrêt du Parlement du 18 février 1677. Inséré dans le *Journal du Palais* il fait aujourd'hui loi dans tout le royaume. On tient qu'il n'avait été pratiqué en France que depuis 120 ans. »



Cette abrogation fut bien accueillie parce que généralement, ces soi-disant procès en séparation ou en nullité masquaient un procès en divorce et n'étaient « qu'un effet de la lascivité et de l'audace des femmes ⁽¹⁾ ou de leur intérêt, poussées souvent par leurs mères, telle cette héritière de Soubise, mère du duc de Rohan, et qui s'illustra au siège de La Rochelle, qui fit un procès au baron du Pont et demanda le Congrès dans sa plus grande jeunesse.

On paraît vouloir revenir de nos jours à cette

(1) BAYLE.

question de l'impuissance, éliminée par la Révolution non plus comme cause de nullité, mais comme motif de divorce.

« Ce qu'ils demandent ⁽¹⁾, écrit Joseph Ricol ⁽²⁾, c'est l'élargissement du divorce pour causes déterminées, ce qu'ils demandent, c'est donc l'admission, par la loi, d'autres causes de divorce bien spécifiées et péremptoires. Par exemple : l'aliénation mentale ayant entraîné l'internement et l'interdiction; l'ivrognerie invétérée, les maladies vénériennes graves, et, plus discutées; l'*impuissance*, l'hystérie, l'épilepsie, la neurasthénie.

Que répondre? Sinon que, si tous ces cas étaient admis, il faudrait bientôt insérer dans la loi les mots « maladies graves », dont vraisemblablement, il serait fait le même usage que des expressions « injures graves » ⁽³⁾.

(1) Proposition Morlot, à la Chambre des députés, du 15 décembre 1905.

(2) *Les crises de famille*, page 64, Paris, Rousseau, 1908.

(3) BLAZY : *Que faut-il penser de l'extension du divorce ?*

CHAPITRE III

LE MARIAGE ET L'EGLISE

Il semble naturel de consacrer un chapitre de ce travail à la question du Mariage et de l'Eglise, parce que le Congrès était une épreuve ordonnée dans les procès pour impuissance, parce que les juges ecclésiastiques en connaissaient.

Dans ce chapitre, nous donnerons quelques renseignements de droit canonique. Au premier abord cela peut paraître curieux, mais, à la réflexion, le lecteur se rendra compte que ce n'est pas sans utilité pour le médecin. En effet, dans les procès en nullité de mariage pour motifs anatomiques et physiologiques, si l'official jugeait, les seules personnes compétentes pour déterminer les causes étaient les médecins, les chirurgiens, les sages-femmes que les parties choisissaient ou que le tribunal nommait d'office. Il en est d'ailleurs toujours ainsi.

★
★★

Actuellement, le Code civil accorde le divorce

pour « injures graves ». Que doit-on entendre par ce terme? Des injures, sans doute, mais aussi autre chose. « L'injure grave, dit Adr-Kohn Enriquez ⁽¹⁾, peut revêtir une autre forme que l'injure proprement dite ; elle peut résulter de faits injurieux : par exemple, le refus d'accomplir le devoir conjugal par suite de mépris ou d'antipathie ; l'abstention volontaire de consommer le mariage ; la communication d'un mal vénérien en connaissance de cause... Ces faits sont très délicats, presque impossibles à prouver. Pour les établir, le recours au médecin est nécessaire. Lui seul peut, par un certificat médical, affirmer l'exactitude et la réalité des dires... »

Le rôle du médecin est donc très grand et très délicat dans la question du divorce. Il n'est pas moins grand et pas moins délicat dans ses expertises ayant pour but de permettre au juge ecclésiastique de reconnaître si oui ou non un mariage est valide ou non, dans les cas d'impuissance, par exemple. Dans ces cas, autrefois, on ordonnait soit le Congrès, soit un examen séparé des époux. Aujourd'hui, on se contente de l'examen séparé par l'homme de l'art.

L'Eglise n'annule pas le mariage. Elle le déclare inexistant. Écoutons là-dessus le D^r D... ⁽²⁾ :

« Le mariage chrétien est fondé sur le dogme formel : *Quos Deus conjungit homo non separet*, c'est-à-dire que le mariage prononcé, ratifié par l'union

(1) La vie civile du médecin, Les actes d'état civil, Le Divorce (*Index Médical*, juin 1927).

(2) D^r D... : *Nullité du mariage religieux catholique* (*Index médical*, mai 1927).

sexuelle (copula) des époux est indissoluble. Personne au monde, même le Souverain Pontife, ne peut l'annuler.

« C'est pourquoi l'Eglise n'a jamais admis et ne pourra jamais admettre le divorce ⁽¹⁾.

« Là le juge civil déclare : Vous avez été mariés, je déclare désormais que vous ne l'êtes plus. « Ici — comme l'expose le chanoine Pierre Fourneret dans son très remarquable ouvrage *Le mariage chrétien*, auquel il est impossible de ne pas faire, pour un article comme celui-ci qui nous est demandé pour l'*Index médical*, d'assez larges emprunts, — le mariage ne peut être rompu que par la mort et la sentence, demandée au juge ecclésiastique de rendre, est celle-ci : Il est évident que vous n'avez jamais été mariés, je constate que votre union n'a jamais eu le caractère du mariage, malgré toutes les apparences qu'elle pouvait en avoir, soit à vos yeux, soit aux yeux des autres. »

★ ★

Pour l'Eglise, le mariage est inexistant parce que le contrat n'était pas valable pour divers motifs, parmi lesquels nous nous contenterons de relever ceux à propos desquels le médecin peut être appelé à intervenir comme expert ou bien qui intéressent l'eugéniste.

(1) D'après M. de Noussanne : « *Le prêtre a raison, en France notamment, quand il s'élève contre le divorce : c'est faire de l'excellent et pratique engénisme. Cela résulte des lois de la nature et non d'une superstition confessionnelle.* »

Ces motifs d'inexistence que je qualifierai de médicale sont les suivants :

I. — Le mariage était nul parce qu'il y avait empêchement dirimant absolu (dirimant de *dirimere*, détruire), rendant inhabile à contracter mariage avec quelque personne que ce soit. Ces empêchements sont :

.....

Le défaut d'âge;

L'impuissance.

II. — Le mariage était nul parce que les contractants étaient inhabiles à contracter.

Ces empêchements sont :

La consanguinité ou parenté.

.....

III. — Le mariage était nul parce que le consentement de l'un ou l'autre des époux ou des deux époux, n'était pas valable.

1° *Vices intellectuels du consentement :*

a) Le défaut de raison (folie).

.....

IV. —

Mariage non consommé.

★
★ ★

La théologie ⁽¹⁾ fait les distinctions suivantes :

(1) HAINE · *Theologiæ moralis elementa ex S. Thoma*, T. IV, pages 191, 192, 193, 195 et 196 (Louvain, 1984).

« I. — *L'impuissance* est : 1° NATURELLE lorsqu'elle provient d'une défectuosité intrinsèque, c'est-à-dire d'une disposition particulière des corps, telle que la frigidité naturelle; 2° ACCIDENTELLE lorsqu'elle a une origine extérieure, c'est-à-dire lorsqu'elle provient soit d'un fait de l'homme, soit d'un maléfice, ce qui est possible quoique très rare et dont des exemples sont cités, entre autres celui-ci : « Conjuges excitantur ad copulam cum aliis et inter se frigescunt, vel a coïtu abhorrent, esto alias se diligent », mais cependant, fait remarquer Henrich, il ne faut pas croire facilement aux maléfices, mais rechercher d'autres causes d'impuissance « non facile est credendum, maleficium patratum esse ; sed aliae impotentiae causae exquirendae ».

II. — L'une est *absolue*, si de renommée publique, ita ut vir cum nulla faemina, vel faemina cum nullo viro copulam perficere possit, ut si vel vir careat virgo ut utroque testiculo, uti constat ex Const. Sixti V « *Cum frequenter* » (22 janv. 1587); vel si mulier vaginam non habeat, etc..

L'autre est *relative* si l'homme peut aller avec d'autres femmes.

III. — L'une est *perpétuelle*, si elle ne peut être guérie sans danger grave pour la vie.

L'autre est *temporelle*, qui peut cesser soit spontanément, soit par des moyens naturels.

IV. — L'une est *antérieure* au mariage, tel l'eunuque.

L'autre est *postérieure* au mariage, lorsque le mariage étant déjà contracté quand les organes sont coupés par la malice des hommes ou quand la virilité est atteinte par l'infection vénérienne.

D'après saint Thomas, l'impotentia antecedens et perpetua, sive absoluta sit sive respectiva; sive naturalis, sive accidentalis, dirimit matrimonium jure tum canonico, tum naturali; non vero consequens et temporalis.

Si les époux connaissent qu'il y a de l'impuissance, ils peuvent habiter ensemble, mais comme frère et sœur. S'ils désirent se séparer, la cause est soumise à l'Ordinaire qui l'instruit et peut prononcer la séparation et permettre à la partie puissante de convoler à d'autres noces lorsque le mariage a été déclaré nul et inutile par deux sentences semblables « per duas sententias conformes ».

Il y a des distinctions à faire.

A). Quand il y a doute d'impuissance perpétuelle *précédant* le mariage, celui-ci peut être empêché, si l'affaire étudiée rapidement, la chose paraît probable.

B) Si le doute se produit quand le mariage est déjà contracté, le confesseur recherchera si les mariés peuvent le consommer. S'ils le peuvent, il y a validité, s'ils ne le peuvent et si des motifs graves permettent de penser qu'il ne pourra jamais l'être, il soumettra la question à l'Ordinaire.

Dans le doute de savoir si l'impuissance est antérieure et perpétuelle et est d'origine externe, la loi canonique accorde trois ans aux époux à titre d'expé-

rience. Après ce temps, « si nullo modo copula haberi potuit l'impuissance est présumée antérieure et perpétuelle et le mariage est sans force (nul). Mais, aujourd'hui, l'expérience triennale est abandonnée et il suffit de l'examen des gens de l'art et des accoucheurs, après un examen physique, pour que les époux puissent se séparer (S. c. c. 24 janv. 1871) et la cause est soumise au Pape. »

Tous les canonistes s'étendent longuement sur cette question. Après l'auteur moderne que nous venons de citer, nous pourrions citer un vieil auteur dont nous avons eu, dans les mains, le bel ouvrage titré ainsi : *R. Patris Thomae Sanchez Cordubensis e societate Jesu De Sancto matrimonii sacramento disputationum* (Lugduni, 1637) qui a consacré un très long chapitre à cette question : *An impotentia coeundi, et qualis impediat ac dirimat matrim-subsequens?* (Disputatio XCII, De impedimento-Impotentiae). Cet auteur écrivait à l'époque où florissait le Congrès.

Cette question intéresse beaucoup, car j'ai lu dans un de nos grands journaux de médecine ⁽¹⁾ ce qui suit :

Dans la nouvelle édition du Code civil, on doit ajouter :

« Les vices de conformation des organes génitaux qui constituent manifestement une impossibilité absolue dans l'accomplissement fructueux de l'acte

(1) *Le Concours Médical*, 9 septembre 1906, p. 653.

sexuel et créent l'erreur de la personne physique, sont une cause de *nullité de mariage*. »

Haine ⁽¹⁾ pose la question de savoir si le rétrécissement du vagin chez la femme peut être une cause d'impuissance perpétuelle, et il répond qu'on ne peut guère aborder cette question. En effet, dit-il, les anciens auteurs demandent si la femme acceptera de subir une incision ? ou une dilatation par l'art médical et sans danger de mort ou de maladie (Debreyne).

Il veut qu'on oppose à ceux qui prétendent ne pouvoir pénétrer que le rétrécissement vaginal n'est pas une cause d'impuissance car, comme l'a écrit Ballerini : « receptum nunc communiter penes physiologos medicosque illud est, quod experientia docuit, ad conceptum generationisque effectum nequaquam necessarium esse, ut vir seminalem humorem effundat injiciatque in interiores usque foemini organi partes; sed satis esse, quod ejusmodi humor ad externam ejusdem organi superficiem seu ad vaginae, ut aiunt, os ingressumque effundatur et applicetur. »

Toutefois, ce résultat est accidentel « et ideo juxta alios ad potentiam coeundi penetratio vasis foemineae necessario requiritur ».

Le D^r D..., dans son article de l'Index Médical ⁽²⁾, citant le Prof^r Morache, s'exprime ainsi :

« Le droit canonique admet que le fait, pour l'un des époux, de ne pas être apte au rôle physiologique que sa sexualité doit normalement entraîner, suffit

(1) *Theol. mor. elem.*, T. IV, pp. 195-196.

(2) Mai 1927.

pour que son conjoint soit autorisé à réclamer la nullité de son mariage. L'impuissance est regardée comme un empêchement dirimant du mariage. Il n'est pas besoin qu'il y ait impossibilité de féconder ou d'être fécondée, il suffit que l'acte, la *copula* ne soit pas possible; l'Eglise est logique avec elle-même, puisqu'elle a posé en principe que la *copula* normalement pratiquée est le fait essentiel qui valide le mariage.

Saint Alphonse de Liguori est absolument catégorique à cet égard; nous reproduisons d'après le texte : *Nullum est autem matrimonium inter eos qui nequeunt consummare eo actu quo ex se esset possibilis generatio. Ut autem impotentia dirimet matrimonium debet esse perpetua et antecedens.*

« Il y a lieu de remarquer deux expressions : *nequeunt*, c'est-à-dire ceux qui ne peuvent pas et aussi ceux qui ne veulent pas, du verbe *nequere*, nier, refuser. Par conséquent, celui qui refuse la *copula* à son conjoint se place dans des conditions de nullité de mariage. Viennent ensuite les termes *perpetua* et *antecedens*, il faut que l'impuissance soit réelle, définitive; une simple maladie, transitoire et curable, ne peut entraîner la nullité; il faut aussi que la dite impuissance soit antérieure au mariage.

« Ce n'est pas l'*impotentia generandi* qui rend le mariage nul, mais seulement l'*impotentia cœundi*. »

LA PARENTÉ est une cause de nullité et ici, les idées de l'Eglise sont en parfaite concordance avec celles des eugénistes à cause des dangers que présente la

parenté au point de vue héréditaire, pour la progéniture à venir.

LA FOLIE est une autre cause et c'est là un problème assez complexe pour la solution duquel le médecin psychiatre n'aura pas de trop de toutes les finesses de son diagnostic.

★
★★

La stérilité n'est pas assimilable à l'impuissance. Elle est souvent due à des causes accidentelles et est un accident. Haine ⁽¹⁾, que nous avons déjà cité plus haut, traite cette question de la façon suivante :

I. — EXPARTE VIRI : semen ; quod éjaculat, est languidum seu œgrotum. Cela peut provenir de ce que l'homme est de complexion débile, ou de son âge (enfance, vieillesse), de maladies, sive ob usum immoderatum copulae. Dans ces cas, comme l'enseigne l'expérience, semen viri fœcundandi vim non habet.

II. — EX PARTE MULIERIS : 1° *Hymen imperforé*, non rompu, simplement dilaté per copulam vel aliam penetrationum libidinosam sicque seminis intromissioni obstaculum constituit. Cela peut être guéri par l'art légitimement. En outre, la fécondation artificielle est légitime puisqu'elle a pour but d'aider la nature, à condition qu'elle ne soit précédée d'aucun acte contre nature, sinon elle est gravement illicite. Le cas est laissé à l'appréciation du Pape.

(1) *Theologiæ moralis elem.*, T. IV, pp. 196-197.

2° *flueurs blanches* : Docet enim experientia quod semen viri corrumpatur vel in vaginae lateribus vel in uteri aditu obviam habeat simile aere liquidum.



L'hystérectomie, tout en rendant impossible une des fins du mariage, laisse ce dernier valable, parce que il y a eu union morale et physique. Dans la messe de mariage, il n'est question que de l'union des époux, de leur affection, de leurs devoirs mutuels, de l'indissolubilité du mariage. La *postérité* n'est demandée à Dieu que comme une bénédiction : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, qu'Il répande en vous sa bénédiction afin que vous voyez les enfants de vos enfants jusqu'à la quatrième génération. »

Certaines femmes n'ont pas de vagin. Pour ce motif, elles ne peuvent pas se marier. Le cas serait assez fréquent, paraît-il, puisque les chirurgiens qui ont tâché de remédier à cette absence de vagin rapportent 42 cas opérés ⁽¹⁾.

Si le fiancé a été prévenu au préalable que sa future a été hystérectomisée, il ne peut invoquer l'erreur sur la personne pour faire annuler son mariage. Mais son mariage sera-t-il valable s'il épouse une femme que le chirurgien a gratifié d'un vagin artifi-

(1) Dr Henri BON (de Besançon) : *Nullité de mariage et opération de Baldwin-Mori*. (Bull. de la Société Médicale de Saint-Luc, septembre-octobre 1924, page 248.

ciel par l'opération de Baldwin Mori? Pour répondre à cette question, voyons ce qu'est cette opération. En voici une observation tirée d'un article du D^r H. Bôn ⁽¹⁾ :

« Notre confrère, le D^r Chaton, a pratiqué dernièrement avec succès une opération assez complexe dite de Baldwin-Mori, dans un cas d'absence congénitale du vagin. L'opérée et son mari en ont été très satisfaits.

« Cette opération consiste à faire une laparotomie, à sectionner et à abaisser une anse d'intestin grêle munie de son mésentère et à l'implanter au périnée pour former un vagin artificiel. L'extrémité interne est fermée en cul-de-sac; toutefois, hypothétiquement, elle pourrait être reliée à un utérus si, par hasard, les organes génitaux internes étaient suffisamment développés. » Cette dernière hypothèse, continue l'auteur, ne s'est pas encore réalisée dans les 42 cas opérés jusqu'à ce jour. Donc, en définitive, on obtient un cul-de-sac dans lequel peut être pratiquée l'intro-mission et le reste, mais sans que les suites possibles du geste procréateur puissent se développer, ce dont on était certain physiologiquement à l'avance. Cette opération est indiquée, certes. Dans certains cas, elle a permis de découvrir que la soi-disant femme était un homme, mais il semble que le cul-de-sac ainsi obtenu par l'art ne peut vraiment pas être assimilé au *Vas naturale*. Il permet le plaisir charnel, mais ce plaisir charnel peut être assimilé à celui des invertis.

(1) *Loc. cit.*

On pourrait même, à la rigueur, pratiquer une telle opération sur un homme parfaitement constitué et le transformer en une soi-disant femme.

La question est délicate. Dans les cas de mariage avec une femme sans vagin, M. H. Bon conseille, avec l'Eglise, l'annulation ou la continence plutôt que l'opération, et il termine son article très savant par la remarque suivante qui est à retenir :

« NOTA. — Cette communication (*sur l'opération de Baldwin-Mori*) présentée au Comité (*de la Société Médicale de Saint-Luc*) de Franche-Comté, dans sa réunion du 31 mars (1914), a donné lieu à une discussion qui a fait ressortir les points suivants :

« 1° Deux membres du Comité connaissaient personnellement l'un des trois cas, l'autre un cas d'absence congénitale du vagin (sans compter le cas du D^r Chaton), ce qui confirme la fréquence probable de ces cas. Sur ces données, une statistique proportionnelle donnerait plus de 8.000 cas en France. La possibilité et la validation du mariage par l'opération de Baldwin Mori en créant ou maintenant des ménages stériles ne sont donc pas indifférentes au point de vue social de la dépopulation. »

★
★ ★

A propos des *Hermaphrodites*, Haine ⁽¹⁾ nous dit que, d'après les *Anciens*, ils peuvent contracter

(1) *Loc. cit.*, T. IV, p. 195.

mariage conformément au sexe qui prévaut ; si les deux sexes sont égaux, ils le peuvent à condition de jurer qu'ils n'useront pas du deuxième sexe. En vérité, il n'y a pas, dit-il, d'exemple d'hermaphrodites ayant les deux sexes parfaits.

★
★ ★

La conclusion de ce chapitre est que l'Eglise fait d'excellente eugénique par sa répulsion pour le divorce et par ses règles minutieuses concernant la validité des mariages contractés ou à contracter.

CHAPITRE IV

COMMENT ON PRATIQUAIT LE CONGRES

Au xvii^e siècle, certaines « désaxées » se soumirent au cérémonial du Congrès dans le but de démontrer que leur mariage était un mariage à blanc. Pour cela, elles durent se résoudre, dit Bayle ⁽¹⁾, « à souffrir la visitation des parties les plus secrètes ; les autres preuves sont trop infirmes, c'est pourquoi les juges ont recours à celles-là et ordonnent l'inspection des pièces. On fait visiter la femme par des experts pour savoir si elle a été déflorée ».

Voici, toujours d'après Bayle que nous reproduisons, la description du Cérémonial de cet examen médico-légal qu'était le Congrès : « ...après que les parties ont prêté serment qu'elles tâcheront de bonne foi et sans dissimulation d'accomplir l'œuvre de mariage sans y apporter empêchement de part ni

(1) Dictionnaire.

d'autre, après aussi que les experts ont juré qu'ils feront fidèle rapport de ce qui se passera, les uns et les autres se retirent en une chambre pour ce préparée où l'homme et la femme sont de rechef visités, l'homme afin de savoir s'il a point de mal... la femme pour considérer l'état de sa partie honteuse et, par ce moyen, connaître la différence de son ouverture et dilatation avant et après le Congrès, et si l'intromission a été faite. En quelques procès (comme celui de De Bray), les parties sont visitées nues depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds en toutes les parties de leur corps, etiam in podiu, pour savoir s'il y a rien sur elles qui puissent avancer ou empêcher le Congrès, les parties honteuses de l'homme lavées d'eau tiède (c'est à savoir à quelle fin) et la femme mise en un demi-bain où elle demeure quelque temps. Cela fait, l'homme et la femme se couchent en plein jour en un lit, les experts présents qui demeurent en la chambre ou se retirent (si les parties le requièrent ou l'une d'elles) en quelque garde-robe ou galerie prochaine, l'huis entre ouvert toutefois et quant aux matrones se tiennent proche du lit et les rideaux étant tirés, c'est à l'homme de se mettre en devoir... Enfin, les parties ayant été quelque temps au lit, comme une heure ou deux, les experts appelés, ou de leur propre mouvement quand ils s'ennuient ou en ayant assez de sujet, *sisint viri*, s'approchent, et ouvrant les rideaux s'informent de ce qui s'est passé

(1) Cela se voit par le rapport du dernier Congrès daté du 21 avril 1878. (Note de Bayle.)

entre elles, et visitent la femme derechef, pour savoir si elle est plus ouverte et dilatée que lorsqu'elle s'est mise au lit et si l'intromission a été faite; aussi « *on facta sit emissio, ubi, quid et quale emissum* ». Ce qui ne se fait pas sans bougie et lunettes à gens qui s'en servent pour leur vieil âge, ni sans des recherches fort sales et odieuses, et font leur procès-verbal de ce qui s'est passé au Congrès ou pour mieux dire de ce qu'ils veulent, qu'ils baillent au juge étant au même logis en une salle ou chambre à part avec les procureurs et praticiens en cour d'Eglise attendant la fin de cet acte. Ce n'est pas le tout, il est permis au mari, s'il réussit de faire venir les experts. Voici encore un passage de l'avocat de Paris De Bray dont on parle tant et du procès duquel se voient des factums de part et d'autre imprimés. Au premier Congrès (y étant allé par deux fois à divers jours) arrexaerat sufficientem ad cœundum, ac substantiam serosam et aquosam extra vas emiseraer, quae non poterat dici verum semen sed non intromiserat, selon que le rapportèrent (ce rapport est du 11 avril 1578) trois médecins, trois chirurgiens et trois matrones présents; les juges toutefois, sans s'arrêter à ce défaut naturel, ni à l'imperfection de la semence, ordonnèrent auparavant que de prononcer définitivement que De Bray viendrait derechef au Congrès, si bon lui semblait (comme voulant dire qu'il n'y avait pas assez fait manquant l'intromission) et ayant déclaré qu'il n'y voulait pas aller, et que sa partie l'avait empêché aux deux fois qu'il y avaitété, il fut séparé à faute seule-

ment d'avoir fait l'intromission au Congrès, n'y ayant preuve au procès de la virginité de sa partie, et est à noter que quand il alla au Congrès pour la deuxième fois, les juges l'avertirent s'il faisait l'intromission, d'appeler les experts afin qu'ils le vissent et en pussent témoigner. Par où se voit que l'on ne considère pas en ces procès la qualité de la semence ni si l'homme *arrigit, etiam sufficientam ad cœundum*, mais que l'on veut et demande une intromission oculaire (chose très déshonnête). Ce jurisconsulte n'a-t-il pas raison de soutenir que le Congrès est plus propre à opprimer la vérité qu'à la mettre en évidence, mais aussi qu'il est déshonnête et brutal? N'a-t-il pas raison d'opposer à l'impudence de celles qui le demandent, ce reste de honte qui se voit dans les lieux publics. Les femmes publiques même, dit-il, s'enferment et cachent. »

Cette dernière réflexion de Bayle est exacte, mais il n'en demeure pas moins que nos pères procédaient à leurs expertises médico-légales avec un luxe de précautions qui prouve combien ils avaient le scrupule de connaître la vérité et d'être équitables.

CHAPITRE V

POURQUOI ON LE PRATIQUAIT

Le Droit ancien s'occupe avec de grands détails de la question de la nullité du mariage. Il suffit pour s'en rendre compte de parcourir la table générale et très détaillée des œuvres d'Antoine Despeisse ⁽¹⁾, célèbre juriste du xvii^e siècle, et aussi pour comprendre le pourquoi du Congrès.

En voici un extrait :

« Mariage est interdit aux hommes impuissants et aux femmes inhabiles; ce qui est déclaré et expliqué, *ibidem T 1, nombre 3, p. 150 et 151.*

« Mariage étant déclaré nul pour cause d'impuissance du mari, il doit rendre la dot avec dommages et intérêts de la femme qui ignorait cette impuissance *ibid, page 151.*

« Mariage contracté entre impuissants sans erreur des parties n'est pas cassé, pourvu qu'ils vivent chastement. *T 1, n. 3, p. 151.*

(1) DESPEISSE : *Œuvres*. Gros in-folio en deux parties (Paris, Huguétan, 1685); 1^{re} partie, titre XIII : *Du mariage*; section I : *Des personnes qui peuvent se marier*, pages 149 et seq.

« Mariage contracté par un moribond est nul si ce n'est avec sa concubine, *ibid.*

« Mais l'impuissant n'est pas reçu à demander cassation du mariage, *ibid.*

« Mariage reprend force si l'impuissance vient à cesser, *ibid.*, 151.

« Mariage est bon nonobstant la stérilité ou caducité des conjoints, *T 1, p. 151 et 152.* »

On ordonnait le Congrès dans les cas d'impuissance de l'homme, à la requête de la femme qui intentait un procès en impuissance, mais, dit Despeisse ⁽¹⁾, « comme la femme peut faire dissoudre le mariage lorsque son mari est impuissant, pareillement l'homme peut faire dissoudre le mariage pour l'incapacité de sa femme, lorsque ce défaut vient de la nature et qu'il est incurable. »

Actuellement l'interdiction du mariage pour impuissance ⁽²⁾ est formulée par la loi dans les pays suivants : Bulgarie, Canada (Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse, Ile du Prince Edouard), Etats-Unis (Arkansas, Massachussetts), Grèce où la loi du divorce reste celle du Code Justinien et peut être prononcé pour impuissance maritale; Italie où le divorce peut être prononcé pour impossibilité de procréation; Nouvelle-Zélande, Sud-Afrique.

Nous voyons par cette énumération que nos législations modernes reviennent aux règles anciennes que

(1) Partie I du Mariage, Section I, page 151, colonne 2.

(2) *International Year Book of Child Welfare and Protection*, 1925.

la médecine sociale était aussi en honneur autrefois qu'aujourd'hui, sauf le mot, et que pour l'élucidation de ces cas, l'intervention du médecin était forcément indispensable. On ne s'en tenait d'ailleurs pas au motif d'impuissance. D'autres maladies étaient une cause de séparation. Ainsi, au xvi^e siècle, d'après une note de la *Gazette Médicale de Paris* ⁽¹⁾, l'épilepsie dûment constatée était une cause de séparation. Nos pères, nous le constatons et le répétons encore une fois, étaient d'excellents eugénistes.



Très souvent, la femme ⁽²⁾ demandait ou provoquait le Congrès par lascivité ou par intérêt à cause des dommages à elle payés, pour changer de mari ou pour reprendre sa liberté et en accusant à faux son mari. Aussi, pour ce motif comme pour bien d'autres, la phrase d'Oreste ⁽³⁾ est éternellement vraie :

« Que le sexe est ingénieux et fécond en ressources ! »

Mais toutes les femmes ne demandaient pas le Congrès ou ne le suscitaient pas en le rendant inévitable pour annuler un mariage qui leur pesait parce que leur époux est malade.

Montaigne ⁽⁴⁾ rapporte, d'après Pline le Jeune, le cas de cette femme dont le mari avait les parties hon-

(1) Reproduite par la *Rev. Chirurg.* du Dr Fort, 1^{er} mars 1904.

(2) *Chronique Médicale*, 1^{er} janvier 1914, page 4.

(3) EURIPIDE : *Iphigénie en Tauride*.

(4) *Essais*, Livre II, chap. XXXV : *De trois bonnes femmes*.

teuses ulcérées et qui, le voyant languir depuis longtemps, par pitié et pour abréger ses souffrances, lui proposa le suicide et se suicida avec lui en se faisant attacher à lui, afin qu'ils mourussent dans les bras l'un de l'autre.

Les femmes disaient qu'elles voulaient avoir des enfants. Dans certains cas, ce motif honorable pouvait être exact. Mais souvent aussi c'est parce qu'elles étaient des malades, des nymphomanes, des névrosées, des aliénées. La nymphomanie n'est-elle pas symptomatique d'affections graves ⁽¹⁾ : certaines formes d'aliénation mentale, tumeurs kystiques, inflammations locales de la vulve et du vagin, prurit vulvaire? Mais on peut la guérir dans les cas de clitoris volumineux, par l'amputation du clitoris, opération simple pouvant être pratiquée au thermocautère d'après A. Lutaud. Souvent aussi parce qu'elles étaient privées et qu'elles avaient un besoin intense de l'apport viril, besoin non pas luxurieux mais physiologique, ce qu'on ne savait peut-être pas très bien à l'époque du Congrès. On sait que les vieilles filles présentent des manifestations psychopathiques et des troubles de la nutrition, et que la continence provoque parfois des malaises et des réactions morbides. Or, l'étude des sécrétions internes des glandes et des tissus a permis à la thérapeutique contemporaine de guérir ces affections et, par suite, de poser le diagnostic exact du mécanisme de leur étiologie.

(1) A. LUTAUD : *Manuel complet de gynécologie médicale et chirurgicale.*

On les traite, on les améliore, on les guérit en donnant aux femmes malades de l'extrait testiculaire, non pas un extrait total, mais un extrait en grande partie, sinon exclusivement, de l'élément séminifère de la glande ⁽¹⁾ ⁽²⁾. Cet extrait a une action harmonique hétérologue.

D'autre part, la femme est souvent la cause de l'impuissance de son mari par la frigidité ou par angoisse de l'acte sexuel. « L'angoisse de l'acte sexuel peut conduire la femme, soit à un vaginisme très douloureux, soit à une frigidité qui troublera profondément la bonne entente des conjoints. Chez l'homme, on voit fréquemment survenir l'impuissance. » ⁽³⁾.

La femme aime les guerriers. Elle admire leurs uniformes et leur force physique. C'est le cri du sexe. Aime-t-elle leur gloire? Qu'ils soient *commotionnés anciens* ⁽⁴⁾ à la suite d'explosions de mines ou d'obus, par exemple et atteints ensuite de fatigue et de faiblesse, demandera-t-elle le Congrès ou ce qui le remplace? Je ne le crois pas. D'ailleurs, elles auraient à supporter le poids de critiques équitables.



Autrefois on critiquait amèrement celles qui

(1) L.-M. PIERRE et A. JOUVE : *L'Opothérapie spermatogénique chez la femme*.

(2) H. VIGNES : Applications de l'opothérapie testiculaire aux troubles gynécologiques. (*Bulletin général de thérapeutique*, mai 1926.).

(3) Dr G. PAPILLAUD : Analyse de la race et de l'inconscient. (Conférence au Musée Social, le 14 mai 1926, sous les auspices de la Société française d'eugénique.

(4) LERI : Les enseignements de la guerre en pathologie cérébrale. (*Bulletin de l'Union fédérative des médecins de réserve*, mars 1927.)

demandaient ou acceptaient le Congrès. « C'est déjà beaucoup, écrit Bayle ⁽¹⁾, que de confesser publiquement qu'on ne peut se contenir. Or toute femme qui intente de tels procès, déclare devant tout le monde qu'elle a ce défaut : elle en livre un acte qui demeure dans les greffes et qui fournit un sujet de railleries à tous les plaisants et même un sujet de crainte au nouveau mari. Car, s'il se trouve obligé à faire de longs voyages ou s'il lui survient une longue maladie, quel fond fera-t-il sur la vertu d'une femme qui s'est confessée de son incontinence au vu et au su de toute la terre.

« Notez qu'on ne veut pas dire qu'elles font un tel aveu en propres termes : on sait bien que pour l'ordinaire elles ne parlent que de l'envie louable d'avoir des enfants, mais le public ne se paye pas de cela : il interprète la chose au sens que je marque. »



Les causes médicales profondes sont donc l'impuissance de l'homme, la frigidité de la femme, la satiété, le désir de changer ou bien la déception.

En médecine légale, le mot *impuissance* est pris dans un sens plus étendu qu'en physiologie et comprend les cas d'absence ou d'atrophie des testicules. Il ne faut pas confondre impuissance et stérilité. L'impuissance est l'incapacité d'un individu, quel que soit son sexe, d'exercer le coït, tandis que la stérilité est

(1) BAILE : *Dict. hist. et critique*.

l'impossibilité de féconder ou d'être fécondée. L'impuissance masculine tient à l'absence complète ou à une malformation, à une maladie des organes génitaux ou au défaut d'érection de la verge. L'absence de la verge ou son imperforation entraîne nécessairement l'impuissance. L'hypospadias, la hernie scrotale, la cryptorchidie, l'absence des testicules ne l'entraînent pas. On sait que dans la Rome antique, les dames romaines recherchaient les eunuques par ablation testiculaire. Elles satisfaisaient avec eux leur lascivité sans avoir à craindre une maternité toujours possible. Les maladies par épuisement, les asthénies, les convalescences post-infectieuses, les affections systématisées nerveuses de la moelle ou du cerveau ⁽¹⁾, qui désaxent l'activité corticale et exagèrent l'émotivité en rendant l'homme hésitant, craintif, aboulique et versatile, le font déchoir. L'impuissance n'est souvent qu'une forme de la faiblesse générale. Elle est due à l'atténuation de l'initiative cérébrale par la faiblesse physique. Quand il n'y a pas de faiblesse médullaire, de tabes, il faut songer à cette faiblesse. On la traite par l'opothérapie orchitique et par des toniques. Aujourd'hui, le jeune homme dont la requête provoqua l'initiative de la création du Congrès, s'il était tellement impuissant, n'aurait pas été poussé à cette extrémité par sa femme. Il fut allé trouver son médecin qui aurait mis en œuvre pour lui toutes les ressources de la

(1) KRAFFT-EBING : *Psychiatrie*. Trad. Laurent.

méthode de Brown-Séquard perfectionnée par les recherches sur la carence prostatique et agrémentée par suite de préparations opothérapiques prostatiques sans compter celles au phosphore et s'il avait dû, quand même, subir le Congrès, il lui aurait ordonné une des préparations spéciales qui figurent dans nos formulaires, par exemple les injections hypodermiques suivantes ⁽¹⁾ :

Chlorhydrate d'yohimbine 0 gr. 10

Eau distillée 10 gr.

F. S. A. — Dose : $\frac{1}{2}$ à 1 cent. c.

[La dose de la yohimbine est de 0 gr. 005 à 0 gr. 01 par 24 heures.]

Son insuffisance testiculaire, si elle existait, eût été vaincue. Le besoin de la fonction eût été augmenté par hyperspermatogénèse, et s'il y avait eu inhibition psychique au moment du Congrès, celle-ci eût été vaincue secondairement par l'opothérapie et premièrement par l'yohimbine.



Mais la vieille thérapeutique n'était pas sans armes, aussi, il semble, que sauf dans des cas réellement certains, la demande en annulation avec examens divers, dont l'épreuve du Congrès n'était souvent qu'une demande hermétique pour obtenir un divorce occulte désiré pour divers motifs dont celui d'ennui conjugal, « mal endémique de la cohabitation », à ce qu'assurent certains auteurs.

(1) GILBERT et YVON : *Formulaire* (ancien Dujardin-Beaumetz).

CHAPITRE VI

VALEUR DU CONGRÈS

Le Congrès était une épreuve insuffisante parce qu'il y a des hommes très bien constitués et normaux qui présentent de l'impuissance passagère, soit pathologique, soit psychologique. D'autre part, certains malades sont atteints d'éréthisme génital.

La crainte, la honte, la haine, la fâcherie rendent l'effet et l'exécution du Congrès très difficile, voire impossible, selon la remarque d'Ambroise Paré ⁽¹⁾.

Dans les cas de stérilité, écrit Buffon ⁽²⁾, on a souvent employé différents moyens pour reconnaître si le défaut venait de l'homme ou de la femme; l'*inspection* est le premier de ces moyens, et il suffit en effet, si la stérilité est causée par un défaut extérieur de conformation; mais si les organes défectueux sont dans l'intérieur du corps, alors on ne reconnaît le défaut des organes que par la nullité des effets. Il y

(1) Ambroise PARÉ : *Œuvres*, 6^e édition, livre 28 : *Du rapport de l'impuissance de l'homme et de la femme*.

(2) BUFFON : *Histoire naturelle*, T. IV, pages 263 et seq. (Paris, imp. royale, 1752).

a des hommes qui, à la première inspection, paraissent être bien conformés, auxquels cependant le vrai signe de la bonne conformation manque absolument : il y en a d'autres qui n'ont ce signe que si imparfaitement ou si rarement, que c'est moins un signe certain de la virilité qu'un indice équivoque de l'impuissance.

« Tout le monde sait que le mécanisme de ces parties est indépendant de la volonté. On ne commande point à ces organes, l'âme ne peut les régir ; c'est, du corps humain, la partie la plus animale, elle agit, en effet, par un espèce d'instinct dont nous ignorons les vraies causes : combien de jeunes gens élevés dans la pureté et vivant dans la plus parfaite innocence et dans l'ignorance totale des plaisirs, ont ressenti les impressions les plus vives sans pouvoir deviner quelle en était la cause et l'objet. Combien de jeunes gens, au contraire, demeurent dans la plus froide langueur malgré tous les efforts de leurs sens et de leur imagination, malgré la présence des objets, malgré tous les secours de l'art et de la débauche.

« Cette partie de notre corps est donc moins à nous qu'aucune autre, elle agit ou elle languit sans notre participation, les fonctions commencent et finissent dans de certains temps, à un certain âge : tout cela se fait sans nos ordres et souvent contre notre consentement. Pourquoi donc l'homme ne traite-t-il pas cette partie comme rebelle, ou du

moins comme étrangère? Pourquoi semble-t-il lui obéir? Est-ce parce qu'il ne peut lui commander?

« Sur quel fondement étaient donc appuyées ces lois si peu réfléchies dans le principe et si déshonnêtes dans l'exécution? Comment le CONGRÈS a-t-il pu être ordonné par des hommes qui doivent se connaître eux-mêmes et savoir que rien ne dépend moins d'eux que l'action de ces organes, par des hommes qui ne pouvaient ignorer que toute émotion de l'âme, et surtout la honte, sont contraires à cet état et que la publicité et l'appareil seuls de cette épreuve étaient plus que suffisants pour qu'elle fut sans succès.

« Au reste, la stérilité vient plus souvent des femmes que des hommes lorsqu'il n'y a aucun défaut de conformation à l'extérieur, car, indépendamment de l'effet des fleurs blanches, qui, quand elles sont continuelles, doivent causer ou du moins occasionner la stérilité, il me paraît qu'il y a une autre cause à laquelle on n'a pas fait attention, etc... »

Ces vieux auteurs nous exposent fort bien pourquoi l'épreuve du Congrès est une épreuve insuffisante en nous expliquant l'impuissance passagère. Ils auraient tout aussi bien pu nous parler des « embrasés » qui seraient toujours sortis vainqueurs des luttes du Congrès tout en étant des indésirables pour les femmes. On sait que l'un de nos célèbres romanciers contemporains a qualifié d'« *embrasés* » les phthisiques, et que ceux-ci présentent de l'éréthisme génital au point d'enterrer plusieurs femmes succes-

sivement. C'est d'observation populaire : « Le peuple observe parfois à demi-juste, écrit le D^r Félix Regnault ⁽¹⁾. Un homme qui se marie à plusieurs reprises et enterre toutes ses femmes a le *foie blanc*. Sans doute, on confond le foie avec les poumons décolorés; le phtisique a de l'éréthisme génital. Si une veuve prend plusieurs maris, on dit qu'elle l'*a chuai* — traduisez chaud — (Loire-Inférieure. »



L'affaire du marquis de Langey nous fournit une preuve vécue de l'insuffisance de l'épreuve du Congrès. Nous en donnons le résumé d'après le D^r Dive ⁽²⁾.

« Le 2 avril 1653, messire René de Cordouan, chevalier, marquis de Langey, majeur de 25 ans, épouse demoiselle Marie de Saint-Simon de Courtomer, âgée de 13 à 14 ans. Le ménage vécut en parfaite intelligence pendant quatre ans, c'est-à-dire jusqu'en 1657, que la dame de Langey accusa son mari d'impuissance. De religion protestante, elle porte plainte devant le lieutenant civil du Châtelet qui nomme des experts pour visiter les parties; lesquels rapportent qu'ils les ont trouvés l'un et l'autre dans l'état où ils devaient être comme mari et femme. La demoiselle de Saint-Simon, pour infirmer ce rapport, prétendit que si elle n'était pas fille, c'était par les entreprises brutales d'un impuissant qui met tout en usage pour

(1) *Variétés* in *Rev. mod. de méd. et de chirurgie*, mars 1927.

(2) D^r F. DIVE : *De la dissolution du mariage pour cause d'impuissance*. (*Chronique Médicale*, 1^{er} janvier 1914, page 11.)

se satisfaire. Le sieur de Langey, piqué de ce reproche, demanda le Congrès. Le juge l'ordonne, la demanderesse interjette appel, mais la sentence est confirmée.

« Pour l'exécuter, on choisit la demeure d'un nommé Turpin, baigneur : cinq chirurgiens, cinq médecins et cinq matrones y assistèrent. Le succès n'ayant pas été avantageux au sieur de Langey, son mariage fut déclaré nul par arrêt du 8 février 1659, qui le condamna à rendre la dot, et lui fit défense de contracter aucun mariage. Le lendemain de cet arrêt, le marquis de Langey fait ses protestations devant deux notaires, déclare qu'il ne se reconnaît pas impuissant et prétend se remarier comme sa religion l'y autorise. Il se remaria en effet avec demoiselle Diane de Montault de Navailles et en eut sept enfants. Dans le même temps, la demoiselle de Saint-Simon, sa première femme, épousa messire de Caumont, marquis de Boësle, et de ce mariage, sont nées trois filles.

« En 1670, la nouvelle marquise de Boësle décède; une clause de son testament laisse clairement entrevoir la surprise qu'elle avait faite à la justice lorsqu'elle parvint, en 1659, à faire annuler son mariage. »



La preuve par le Congrès était inutile dans les cas de mutilations anatomiques; de malformations con-

génitales ; de maladies graves telles que chancres, néoplasmes, tuberculose, et chez les eunuques.

★
★★

Cette preuve pouvait être obtenue par l'examen séparé des deux époux. C'est ce qu'admit le Parlement de Paris par son arrêt du 18 février 1677. Cela simplifiait et pouvait même servir à prouver la mauvaise foi de la femme. En voici un exemple rapporté par le D^r Dive ⁽¹⁾ :

« En l'année 1689, Marie Le Maître fit assigner par devant l'official de Paris Henri Cajola, son mari, pour voir déclarer nul et invalide le mariage célébré entre eux, sur le fondement de l'impuissance qu'elle supposait en la personne du défendeur. La visite du mari ayant été ordonnée, les experts rédigent le rapport suivant :

« Nous soussignés, maître Charles de Laval et maître Urbain Léaulte, docteurs régents en la Faculté de médecine de l'Université de Paris; Jacques Clérambourg, chirurgien du Roi en son Châtelet de Paris, et Robert Gervais, maître chirurgien-juré à Paris, experts nommés par sentence de M. l'Official de Paris, en date du 17 du présent mois, certifions qu'en vertu de la dite ordonnance, à la requête de Marie Le Maître, demanderesse en nullité de mariage à cause d'impuissance, nous nous sommes transportés au prétoire de l'Officialité à huit heures du matin, auquel lieu, après avoir prêté serment

(1) *Chron. Méd.*, 1^{er} janvier 1914, page 12.

accoutumé par devant M. l'Officiel, nous sommes montés en la chambre du concierge, où nous avons visité le sieur Henri Cajola, défendeur; auquel nous avons trouvé les parties destinées à la génération très bien et dûment disposées dans toutes leurs dimensions, figure et nombre, en sorte que nous avons unanimement conclu que le dit sieur Cajola est propre à accomplir tous les devoirs du mariage; en foi de quoi, nous avons signé le présent rapport. »

« Le défendeur ayant subi la visite, fit donner un avenir. La cause ayant été portée à l'audience, sur ce que le dit défendeur assura que si son mariage n'avait pas été consommé, c'était la faute de la demanderesse *nimisareta*, requérant qu'elle fut visitée par les mêmes experts et la demanderesse y ayant consenti, l'officiel l'ordonna ainsi.... et fut procédé à la visite dont voici le rapport :

« Nous soussignés, etc..., Marie Garner, femme de Bureau, et Marie Aunoy, femme Jean Aubusson, jurées et maîtresses sage-femmes à Paris, experts nommés par les parties ci-après, certifions qu'en vertu, etc..., sommes montées en la chambre du concierge, où nous avons visité Marie Le Maître, demanderesse...; et après avoir exactement examiné toutes ses parties génitales, nous les avons trouvées bien conformées et dans leur état naturel; même nous avons jugé par la dilatation considérable que nous avons trouvée, tant à l'orifice externe de la matrice, qu'à toute l'étendue du vagin, que la dite demoiselle Le Maître a pleinement consommé le mariage et même fréquemment usé de ce droit, en foi de quoi, nous avons signé le présent rapport. »

« Le promoteur général de l'Archevêché de Paris déposa ses conclusions et la sentence définitive, sur le vu des pièces, fut prononcée comme suit :

« Tout considéré, et sur ce pris conseil de maître Jean Robert, docteur en théologie, pénitencier de l'Eglise de Paris et de maître Louis Nivelles, avocat en la Cour; nous avons débouté et déboutons la dite demoiselle de sa demande et ordonné qu'elle retournera avec le dit Cajola pour lui adhérer comme à son mari; tous dépens compensés. Fait à Paris le 19 mai 1689. Signé : Chéron, Robert, Nivelles. »

★
★★

La femme est souvent la cause de l'impuissance de son mari soit par sa frigidity, soit par ses infirmités diverses. Il fallait donc l'examiner à part. Citons l'étroitesse vaginale, le vaginisme, les maladies féminines ou les lésions accidentelles des organes génitaux, et même la psychologie féminine. Il est des femmes qui ont de la mauvaise volonté ou une répugnance invincible.

« Tel, dit Voltaire, qui serait un Hercule avec des facilités, devient un eunuque par des rebuts. Sans doute, la femme n'a pas le droit d'accuser son mari d'une impuissance dont elle sait pertinemment être la seule cause. »

★
★★

Le Parlement de Paris abolit le Congrès par son

arrêt du 18 février 1677, à la suite du réquisitoire retentissant de l'avocat général de La Moignon.

Mais une question se pose.

Pouvait-on diagnostiquer l'impuissance autrement que par le Congrès? Pouvait-on, en un mot, faire utilement un examen séparé des deux parties adverses.

Il me semble que oui.

L'hydrocèle, la hernie inguinale, l'orchite rhumatismale, l'orchite tuberculeuse, l'hématocèle, le spermatocèle, le sarcocèle, l'amputation du pénis pour cancer ou par traumatisme, l'hypospadias, le phimosis, les injections astringentes peuvent être facteurs d'impuissance, tout comme l'épuisement par excès antérieurs et exigeant de l'habileté de la part de la femme, la peur d'être malhabile, l'imagination (dans les cas où un sort avait été jeté), voire même l'excès de puissance, sont des causes d'impuissance masculine. Nous avons cité plus haut les causes féminines.

Or, on connaissait tout cela.

Dionis opérait l'hydrocèle, la hernie, l'hypospadias, le phimosis; Bouisson ⁽¹⁾, le célèbre doyen de la Faculté de Montpellier, nous explique que le phimosis peut porter gêne à l'acte de la copulation, mais qu'il se voit et se traite par la circoncision pratiquée de tous temps par les Juifs depuis Abraham, qui se circonçoit lui-même sur l'ordre de Dieu. Bouisson qua-

(1) *Œuvres*, T. IV, page 3 et seq., Paris, Masson, 1909.

lifie cette opération d' « insignifiante ». Janberthon ⁽¹⁾ remarque qu' « un autre vice d'éjaculation, et auquel les hommes sont encore fort sujets, dépend des tumeurs ou duretés qui se forment dans les corps caverneux de la verge et qui affaiblissent et empêchent l'action des organes destinés à chasser la semence ». Le même auteur signale aussi ⁽²⁾ le danger des injections astringentes. « Je ne saurais trop le répéter, dit-il, les injections astringentes, et *contre lesquelles tous les bons praticiens crient* ⁽³⁾, exposent toujours plus ou moins ⁽⁴⁾ les malades à des rétentions d'urine, dont quantité meurent, ou du moins les réduisent-ils à la dure nécessité de ne les rendre un jour que goutte à goutte ⁽⁴⁾, suscitent des dépôts urinaux d'où il résulte des fistules inguérissables, en un mot, détruisent des millions de générations dans un seul homme, par l'impossibilité où il se trouve de faire des éjaculations directes.

« Si ces remèdes sont susceptibles de causer de si grands maux et sont si contraires à la population parce qu'ils empêchent l'éjaculation et *quelquefois même l'érection* chez les hommes, il n'est pas moins dangereux de les employer, pour arrêter les écoule-

(1) *Traité des maladies vénériennes*, page 56 (Paris, d'Iloury, 1766).

(2) *Loc. cit.*, page 53).

(3) Cela prouve que c'était connu depuis longtemps par les anciens médecins.

(4) Evidemment, on ne connaissait pas encore les méthodes de Nelaton, de Guyon; on ne possédait pas l'aspireteur Potain pour vider la vessie et on ne disposait pas de l'électrolyse linéaire.

ments gonorrhéiques et autres qui arrivent aux femmes... etc... »

On sait que dans l'impuissance, conséquence de maladies organiques de la moelle épinière, le réflexe cremastérien fait défaut et le scrotum est flasque au lieu d'être rétracté et plissé. Normalement, il est flasque chez l'enfant et chez le vieillard. On ne connaissait pas, au temps jadis, la théorie des réflexes, mais on n'était pas sans avoir remarqué tout ceci.

Un des buts du mariage et le principal, est la génération. Or, on pensait que l'intromission n'était pas indispensable. C'est ce que nous explique Verdier ⁽¹⁾

« La génération, dit-il, se prépare par l'union des deux sexes, et elle se perfectionne par l'action de la semence transmise alors dans les organes de la femme. Mais, outre la tension qui arrive à la partie du mâle pendant cette union, et qui est accompagnée de l'éjaculation de la liqueur séminale, l'intromission de cette partie dans le vagin paraît nécessaire ; *cependant on ne peut révoquer en doute plusieurs observations qui prouvent qu'il y a des femmes qui ont conçu, dans lesquelles l'intromission était absolument impossible.* »

On connaissait également, dès le xvii^e siècle, ce qu'était le spermatozoïde, après les travaux spéciaux de Laevenhœck ⁽²⁾ en la matière.

(1) *Abrégé de l'anatomie du corps humain*, T. II, page 171. (Bruxelles, Jean Leonard, imprimeur, 1752.)

(2) LAEVENHŒCK Antoine, célèbre physicien et naturaliste observateur, né à Delf, en 1632 ; il s'acquit une grande réputation par ses expériences et surtout par ses découvertes microscopiques, en histoire naturelle et en anatomie. Ses ouvrages ont été traduits en latin sous le titre de *Arcana naturae detecta*. (L. Henin, Vocab. médical, Paris, 1811.)

« Lenvenhoëck, Hartfoëker, Redi, Gaden et quelques autres médecins, écrit un chirurgien célèbre de la première moitié du XVIII^e siècle, Elie Col de Vilars ⁽¹⁾, ayant examiné la semence au microscope, y ont remarqué un mouvement si varié et si admirable, qu'ils n'ont fait aucune difficulté d'assurer que son agitation provenait d'autant de petits vers ou de petits animaux de différent sexe, mâles et femelles, dont le nombre est si grand, que Laewenhoëck dit en avoir vu plus de 50.000 dans une portion de la semence d'un coq grosse à peu près comme un grain de sable. Ces auteurs prétendent que c'est en cela que consiste la vertu prolifique de la semence du mâle et qu'un de ces vers étant conduit aux ovaires par les trompes de la matrice s'insinue dans un œuf pour y être fécondé....

« On distingue deux parties dans la semence, l'une prolifique, préparée dans les testicules, les épидidymes et les vésicules séminaires (*sic*); l'autre, inféconde qui vient des prostates, des glandes de Cowper et de celles de M. Littré, etc... »

Un auteur plus ancien, Noguez, note dans ses ouvrages ⁽²⁾ que « lorsqu'un animal est privé des parties qui séparent la matière séminale, il est plus mol, plus lâche et moins robuste; d'où je conclus deux choses : 1^o que la semence est repompée en partie et qu'elle va se rendre dans la masse du sang; 2^o qu'elle

(1) Cours de chirurgie, T. 1, pages 95 et 97 (Paris, J. Rollin, quai des Augustins, 1753).

(2) NOGUEZ : *L'Anatomie du corps de l'homme*, 2^e édit., p. 194. (Paris, Cavelier, 1726.)

a quelque chose d'extrêmement actif qui fortifie les parties solides, ou bien que l'animal irrité par cette liqueur fait de plus grands exercices qu'il dissipe beaucoup plus, que les parties solides se fortifient par là etc. et c'est de là peut-être que dépend la force d'un animal qui est muni de tout ce que la nature lui a donné. »

Tout cela nous prouve que nos ancêtres étaient armés pour reconnaître l'impuissance dans les deux sexes. Leurs connaissances étaient fort grandes et nul doute qu'ils eussent pu écrire un ouvrage substantiel sur les conditions générales d'aptitude au mariage que n'eût pas désavoué un spécialiste contemporain en la matière, le D^r E. Apert ⁽¹⁾. Comme celui-ci, ils nous auraient exposé les conditions anatomiques nécessaires à l'homme. La taille, le thorax, l'envergure peut-être, la chevelure, les organes génitaux, la morphologie éunuchoïde, l'aptitude aux exercices physiques, rien n'eût été oublié. Peut-être même eussent-ils été plus loin que ce dernier qui écrit qu'« il faut savoir limiter beaucoup ses exigences ». Sans doute n'eussent-ils pas parlé de la formule de Pignet utilisée actuellement par les conseils de révision, d'après laquelle

$$R = T - (P + C)$$

Robusticité = Taille — (Poids + Circonférence thoracique),
la robusticité R étant d'autant plus grande que le chiffre est plus petit, mais n'est pas inférieur à 8 ou 6. Au-dessus de 25 la robusticité serait faible. Ils ne la con-

(1) D^r E. APERT : *L'examen médical en vue du mariage* (Paris, Flammarion, 1927).

naissaient pas. Ils ne connaissaient pas davantage celle de Messerli qu'on dit plus pratique et que voici :

R	= B	— [T	— (P+C)]
Moyenne			
Robusticité	de la circonférence	Taille	Poids
	thoracique		Circonférence

La robusticité est d'autant meilleure que R s'élève au-dessus de 0.

Et après celle de l'époux, celle de l'épouse. Ils se seraient appesanti sur les particularités de l'anatomie générale féminine, sur son teint, ses cheveux, sa beauté, la conformation spéciale de son bassin. Il suffit de considérer les peintures des diverses écoles des xvi^e et xvii^e siècles, italiennes, espagnoles, flamandes et françaises pour être rassurés sur ce point. Ils savaient à quel âge on doit se marier et qu'il faut distinguer entre l'âge chronologique et l'âge biologique. Ils avaient même des idées sur la longévité familiale et sur l'hérédité en ce qui concerne les ascendants et les collatéraux. Il est déjà question de ces choses dans la Bible et chez les Anciens et nos pères outre leurs études et observations personnelles, puisaient fort, selon moi, ces sources de connaissances.

Quant à ce qui concerne l'examen séparé de la femme, ils le pourraient faire utilement, non seulement par l'inspection, mais encore par le toucher vaginal et le speculum connus depuis l'antiquité et dont parle Celse ⁽¹⁾ : « Il faut introduire le doigt indice, bien graissé, dans l'orifice. Quand il s'entrou-

(1) CELSE : De Re Medica, Libr. VII, cap. 29, cité in J. ASTRUC : *L'art d'accoucher*, page XXXVII (Paris, Cavelier, 1771).

virá, y en mettre un second ensuite dans les mêmes circonstances et ainsi jusqu'à ce que tous les doigts y soient introduits, dont on se servira alors, en les écartant, comme d'un *speculum uteri*, pour dilater cet orifice et faciliter l'introduction de la main qui doit agir dans la matrice. [Medicus unctae manûs indicem digitum primum debet inserere, atque ibi continere, donec iterum id os aperiatur : rursusque alterum digitum dimittere debebit, et per eodem occasionem alios, donec tota esse intus manus possit.]

CHAPITRE VII

SA MORALITE ET SA DECENCE

Pour juger sainement d'une institution, il faut se reporter à l'époque où elle était en vigueur. L'institution du Congrès nous paraît aujourd'hui surannée et brutale; elle déplut même à la fin du xvii^e siècle qui l'abolit, mais l'idée profonde qui la fit instituer ne fut pas sans fondements sérieux. Elle est une curiosité d'autrefois et une curiosité bien en rapport avec cette mentalité que nous appelons aujourd'hui rabelaisienne et qui n'était que du bon garçonnisme. Alors, en effet, on n'affectait pas l'anglomanie ni l'américanisme. On se contentait d'admirer la civilisation dont nous sommes issus, la grecque et la latine et civilisations voisines, celles d'Espagne et d'Italie et, surtout, d'être soi-même. Il suffit de parcourir les œuvres de Rabelais, qui fut médecin et un médecin de haute valeur, pour se rendre compte de tout ceci. D'ailleurs, derrière notre façade décorée avec des peintures anglo-saxonnes ou nordiques, y a-t-il plus de vertu qu'alors? Y a-t-il plus de valeur humaine? C'est peu

probable et, je l'avoue, le xvi^e siècle m'enchanté à cause du parfum de jeunesse, de vigueur et de franchise qui l'embaume.



Chez les Anciens, à une certaine époque, il n'y avait pas de sages-femmes, et la pudeur des femmes était si grande qu'elles préféraient mourir que de se laisser accoucher par des médecins.

« Les Anciens, raconte Hyginus ⁽¹⁾, n'avaient point de sages-femmes, ce qui faisait que les femmes aimaient mieux par pudeur, courir le danger de mourir, que d'avoir la honte de se servir d'hommes, car les Athéniens avaient défendu aux femmes et aux esclaves d'apprendre la médecine, c'est-à-dire *l'art d'accoucher*. Une jeune fille, qu'il appelle Agnodice, désirant d'apprendre cet art, coupa ses cheveux, prit un habit d'homme et se mit au nombre des écoliers d'un certain Hierophile, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Hérophile qui vivait peu de temps après Hippocrate, comme plusieurs ont fait. Elle s'attacha ensuite à servir les femmes dans leur travail qui d'abord refusèrent ses soins, croyant que c'était un homme, mais qui les acceptèrent avec plaisir quand elle leur eut fait voir qu'elle était une fille.

« Les médecins, c'est-à-dire les *accoucheurs*, voyant qu'ils n'étaient plus employés, accusèrent

(1) HYGINUS : Traité des fables, Fab. 274 (cité par J. ASTRUC : *L'Art d'accoucher*, page XXX (Paris, Cavelier, 1771).

Agnodice d'être un eunuque, comme il paraissait en ce qu'il n'avait point de barbe, *glabrum esse*, et de corrompre les femmes; sur quoi, l'Aréopage assemblé la condamna, quoique Agnodice leur fit voir qu'elle était une femme; mais les femmes les plus distinguées étant accourues pour sa défense, les juges révoquèrent leur sentence, abrogèrent la loi et permirent aux femmes d'apprendre l'art de la médecine, c'est-à-dire l'art d'accoucher. »

Au même endroit de son livre, Astruc nous assure qu'autrefois, c'est-à-dire avant 1668, les dames se faisaient accoucher *uniquement* par des sages-femmes. Il n'y avait pas d'accoucheurs. Mais, progressivement, les dames voulurent avoir recours aux bons offices d'accoucheurs. L'étranger imita la France, mais en Angleterre, les hommes qui faisaient les accouchements, c'est-à-dire les accoucheurs, furent appelés *Mans Midwives*, c'est-à-dire hommes sages-femmes.



Ceci établi, voyons ce qu'était l'interrogatoire préliminaire subi par les femmes demandant ou ayant provoqué le Congrès. Bayle nous en fait l'exposé tout au long dans le *Dictionnaire Historique et Critique* Ecoutons-le :

« L'interrogatoire qu'il faut subir devant les juges est si délicat et si gênant pour une femme d'honneur, qu'on ne peut avoir bonne opinion d'une fille qui est capable de franchir cette barre, et de répondre sur

de tels faits. Je dis d'une fille, parce que presque toujours celles qui accusent leurs maris se vantent d'être pucelles; et il faut bien qu'elles s'en vantent lorsque c'est leur premier mariage, comme il arrive ordinairement. Un avocat embarrassa étrangement une fois la plaignante. Il lui demanda, en présence de plusieurs personnes, si son mari l'avait caressée, baisée, embrassée; elle dit qu'oui; et qui vous a dit que cela ne suffit pas, lui demanda-t-il ? Où avez-vous appris le reste ? Si vous avez votre pucelage, comme vous le prétendez, vous ne devez pas savoir que votre mari est impuissant et, si vous le savez, c'est un signe que vous avez éprouvé ce que d'autres hommes peuvent faire. Il la pressa de telle sorte qu'il la fit rougir et avouer qu'elle ne pouvait répondre à des questions si embarrassantes. Rapportons en latin tout ce narré, etc... »

★
★ ★

Aussi critiquait-on beaucoup celles qui le demandaient ou qui s'y exposaient. Mais écoutons le même auteur ⁽¹⁾ : « Encore qu'une femme puisse intenter un tel procès sans qu'il y aille de son honneur, il est néanmoins vrai qu'elle est plus louée de ne le pas intenter... Il y a certaines actions qui ne sont pas un péché et qui n'impriment pas une note d'infamie ni de fait, ni de droit; cependant, parce qu'il vaudrait

(1) BAYLE.

mieux ne les point faire que de les faire, elles ont je ne sais quoi qui ternit la réputation. »

« En tous temps et en tout pays, les procès de cette nature font très peu d'honneur à celles qui les intentent, et soit qu'elles parviennent à obtenir un autre mari, soit qu'elles n'y arrivent pas, elles sont pour l'ordinaire, un objet de raillerie et de mépris tout le reste de leur vie. C'est avec quelque raison, car les démarches qu'il faut qu'elles fassent sont si contraires à la pudeur, que cette vertu qui est l'ornement et la couronne de leur sexe, et sans quoi elles ne sauraient avoir de part à la gloire humaine, qu'on ne peut avoir de l'estime pour une personne qui est capable de les faire. »



Les femmes n'étaient pas sans se rendre compte de tout cela. Cependant, elles passaient outre pour divers motifs.

Tantôt l'intérêt les guidait. En effet, d'après le droit ancien ⁽¹⁾, le mari impuissant dont le mariage a été annulé pour impuissance devait rendre la dot à sa femme et, avec la dot, payer des dommages et intérêts. Mais s'il se remariait avec une autre, son impuissance étant notoire, et que de nouveau son mariage soit annulé, il n'avait pas de dommages et intérêts à payer.

Tantôt, la cause profonde, secrète, était une

(1) DESPEISSE, Part. I du Mariage, Section I, p. 151.

maladie communiquée et reçue. Erasme (de Rotterdam), dans son dialogue *Le Mariage inégal*, décrit la misère résultant de l'infection vénérienne ⁽¹⁾ ⁽²⁾.

Rien d'étonnant qu'une femme trop malheureuse ait cherché, l'occasion s'en présentant, à faire déclarer inexistant un lien devenu odieux.

Tantôt c'était par besoin physique car, selon l'opinion du D^r Voivenel ⁽³⁾, en amour, on a la morale de sa chimie et la chimie de ses glandes à sécrétion interne.

*
**

D'ailleurs l'annulation, conséquence du Congrès, était à leur détriment, non seulement parce qu'elles avaient une mauvaise presse, mais aussi parce que on obtenait ainsi, en pratique, sinon en théorie, une sorte de divorce déguisé. C'était là une conséquence fâcheuse, la conséquence fâcheuse du Congrès. C'est ce que nous explique le Prof^r Joseph Ricol ⁽⁴⁾ dans les lignes suivantes : « Même pour l'époux qui en bénéficie, le divorce a toujours des conséquences fâcheuses.

(1) Desideri Erasmi roterodam opera omnia, X, vol. in-folio (Lugduni Batavorum, Vander, 1703) T. I. Colloquiorum Liber, p. 702, Conjugium.

(2) Erasme, élève du collège de Montaigu de Paris, fut recherché par Henri VIII, Léon X, Adrien VI, François I^{er}, qui voulaient lui offrir la direction du Collège de France, eut la royauté de l'esprit en son temps dont il fut le Voltaire. Ses principaux ouvrages sont *l'Eloge de la Folie*, ses *Adages* et ses *Colloquia*, dialogues satiriques dans le genre de Lucien, où le clergé et les moines ont singulièrement à pâtir.

(3) La maladie de l'Amour.

(4) Joseph RICOL : *La vie juridique du Français, Les crises de famille* (Travaux de la conférence d'agrégation de droit privé, tenue en 1907-1908, sous la direction de M. E. Thaller), page 58 (Paris, Rousseau, éditeur, 1908).

Les femmes, surtout, ont cru trouver une protection en lui, mais à l'heure où les femmes ont surtout le culte d'elles-mêmes, les maris cessant de trouver des compagnes, ont éprouvé une tendance plus forte à rompre le lien qui les unissait à leurs épouses et ce sont elles, surtout, qui en ont souffert : car l'homme est pris par les affaires, est mêlé intimement à la vie publique, tandis que la femme divorcée n'occupe pas, même dans notre actuelle société, une place tenable; le divorce, loin de la relever, a pour conséquence d'avilir sa condition. »



Le Congrès était-il décent ou indécant? C'est-à-dire était-il pratiqué avec décence ou indécence? Nous allons répondre à ces deux questions en utilisant les documents publiés par le D^r F. Dive ⁽¹⁾, et ce sera la fin de ce chapitre et de la première partie de notre travail.

Pour un peu, Bayle qui était de l'opposition, au xvii^e siècle, car il y eut toujours une opposition et il y en aura toujours, ainsi que Virgile en a fait la remarque par cette expression devenue proverbiale : *tot capita, tot sensus*, s'il avait connu le mot actuel de « voyeur », il eût traité les médecins et les chirurgiens experts, sans oublier les sages-femmes et le juge, de « voyeurs ». S'il n'a pas dit le mot, il a eu le commencement de l'idée qu'exprime ce mot.

(1) *Chronique Médicale*, 1^{er} janvier 1914, pages 8 et 9.

Le corps médical, alors comme aujourd'hui, était le point de mire de mille railleries et de multiples accusations. Alors, comme aujourd'hui, il dominait cela de toute sa hauteur, alors comme aujourd'hui il savait que la limace visqueuse laisse une trace visqueuse là où elle passe et qu'on ne jette des pierres qu'aux arbres qui portent des fruits.

Nous avons vu que les patients étaient enfermés dans leur chambre et les rideaux de leur lit complètement tirés. Un auteur de ce temps, Venette, prétend qu'il y eut des abus. Il dit qu'il pourrait rapporter des circonstances d'après lesquelles on verrait « si les médecins, les chirurgiens et surtout les matrones, étaient toujours exactement séparés de l'homme et de la femme dont ils devaient examiner les approches. On verrait un accoucheur célèbre lutter contre une matrone qui, par un zèle excessif, voulait absolument, en voyant les inutiles efforts d'un mari, le mettre hors d'état de jamais tromper une femme. On verrait enfin les horreurs qu'il faut ensevelir dans l'oubli ».

Tout cela est certainement excessif. Les tribunaux de l'époque approuvèrent cette épreuve sans hésitation que déjà décrivait Guy de Chauliac au ^{xiv}^e siècle, donc bien avant l'époque où on la fait habituellement remonter. A l'époque de Guy de Chauliac, le médecin examinait les patients l'un après l'autre, puis il les confiait à une matrone choisie par lui après avoir donné les ordres utiles. La matrone était l'unique témoin et c'est elle qui rapportait au médecin ce qui

s'était passé. Celui-ci rédigeait le rapport médico-légal et le déposait entre les mains du magistrat. Il ne s'agissait, en somme, que d'une expertise médico-légale, comme les médecins figurant sur la liste des experts dressée par les cours et tribunaux peuvent être appelés à en faire tous les jours.

Bouhier tend à justifier ce genre de procédure. Pour lui, tout se passait avec décence. « On peut nier, dit-il, que la pudeur se soit alarmée au seul mot de Congrès. L'idée que s'en forment la plupart des gens augmenta encore l'horreur qu'on en a naturellement. Ils se figurent que les mariés sont exposés à cette épreuve en présence de témoins, à la manière des anciens cyniques; et sur cela, on ferme les oreilles à tout ce qui peut servir de justification à cette procédure. Cependant le Congrès ne se fait pas tout à fait de la sorte. Le mari et la femme y sont dans un lit bien fermé; à la vérité, il reste dans la chambre des matrones pour servir de témoins en cas qu'il arrive quelque altercation entre eux, *mais tout se passe d'ailleurs entre quatre rideaux*. Quand il s'est écoulé un temps suffisant et que le mari juge à propos d'appeler les experts choisis, la femme est visitée par les matrones, afin de reconnaître, suivant les règles de leur art, les vestiges de la consommation, si elle est faite. Les médecins et les chirurgiens qui, pendant le Congrès étaient dans une chambre voisine, assistent aussi en cas de besoin, à cette reconnaissance. Aussi le Congrès, par rapport aux témoins qui s'y trouvent,

n'est proprement qu'une nouvelle inspection de la femme, faite dans un temps où l'on peut mieux juger de son état et où il est impossible d'être trompé. Il n'est donc pas plus odieux que la première visite. »

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE MARIAGE ET SA FIN SOCIALE ET INDIVIDUELLE

« Ce qui constitue essentiellement le mariage, c'est le don réciproque de la personnalité totale, physique et morale, entre l'homme et la femme. C'est la fusion de l'amitié et de l'amour ayant pour but la formation d'une société permanente entre deux individus de sexes différents. ⁽¹⁾ »

★
★★

Le mariage est un contrat, mais un contrat d'une nature particulière, un contrat où il n'est question ni de maison, ni de domaines, ni d'usines à vendre ou à acquérir, un contrat dont la personne humaine elle-

(1) AHRENS : *Philosophie du droit*, II^e partie, 2^e section, ch. I, § 1.

même est l'objet. C'est l'union, la fusion de deux vies dans le but de parcourir le chemin épineux de la vie, la main dans la main, en s'aidant mutuellement et aussi dans le but, encore plus grand, de fonder une famille et de transmettre la vie.

Pour Napoléon I^{er}, « ce qui constitue le vrai mariage, n'est pas tant l'union des sens que l'échange des âmes ».

C'était aussi l'opinion d'Alexandre Dumas fils : « Le mariage, dit-il, n'est pas l'union de deux intérêts, de deux fantaisies, de deux amours même, c'est l'alliance, c'est la communion éternelle de deux âmes, et c'est pour cela qu'il est et doit être indissoluble... »

Le droit romain était plus complet dans sa définition lapidaire : *Nuptiae sive matrimonium est viri et mulieris conjunctio*, union totale : corps et âme.

La fin individuelle de cette union est de créer un foyer permanent, durable, avec les avantages du foyer. Ces avantages résultent de l'essence même du mariage. Ce sont des avantages physiologiques, psychologiques et matériels. Les deux conjoints se doivent amour, entraide, amitié et cette dette réciproque de mutuel soutien est encore ce qu'on a trouvé de mieux, malgré les inconvénients très certains de cette institution pour faire sa vie.

C'est là une constatation, un axiome même qui s'adresse à tous. Le médecin lui-même ne saurait la rejeter, quoique le célibat des médecins et des savants ait de nombreux adeptes, la médecine et la science étant, par essence, si captivantes, si prenantes, si exi-

geantes, qu'elles accaparent l'être entier. Et cependant le médecin, le savant ne peuvent vivre seuls et, comme les autres, en outre, ils peuvent éprouver le besoin de se perpétuer. Mais la femme de ces hommes devra présenter certaines qualités dérivant de la nature particulière de leurs occupations absorbantes et désintéressées, quoiqu'en dise ou en pense le vulgaire et la presse qui le veut flatter, pour des motifs de tirage.

Voici le tableau que nous en trouvons sous la signature du D^r Dumas, de Lédignan ⁽¹⁾, et que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire :

« ...C'est un surmenage continu que la vie du médecin, surtout à la campagne; comment peut-il résister, atteindre parfois un âge avancé? Une âme saine dans un corps sain est certainement une condition *sine quâ non*, mais au praticien très occupé il faut encore autre chose pour résister à un si dur labeur, il lui faut — e tce sera ma réponse à une question que vous n'avez fait qu'effleurer — il lui faut, dis-je, une compagne qui veille à tout, s'occupe de tout, huile si bien tous les rouages que la machine — c'est la maison que je veux dire — marche sans bruit et sans qu'il s'en occupe. Si cette femme a, de plus, l'esprit cultivé, les idées larges, si elle voit de haut et de loin, son mari pourra fournir le double de travail que tout autre, tout en étant et se trouvant très heureux. Ce qui revient à dire que le praticien qui par-

(1) *Revue de Déontologie*, mai 1904.

tage son temps entre ses malades et l'étude doit rester étranger aux questions de ménage, d'éducation d'enfants, de relations mondaines, etc., etc., et que la femme de cet homme-là doit *accepter toutes les tâches qu'il ne peut lui-même accomplir*. Quand il rentre de ses longues et pénibles courses, quand il vient de perdre un malade, le praticien doit trouver au logis bon visage, bon accueil, repos de corps et d'esprit, et, s'il se peut, quelque confort. Dans cet ordre d'idées, il est mieux que le médecin jouisse d'une certaine aisance; sans doute la gêne est un puissant stimulant pour les forts, mais trop souvent elle affaiblit les faibles, et par les préoccupations qu'elle fait naître chez tous, nuit à la lucidité de l'esprit, à la rectitude du jugement. »



Un des buts du mariage est celui de fonder une famille, de transmettre la vie. C'est même le but le plus important. Ainsi compris, le mariage est un acte social entre tous. A son sujet, il ne saurait être question de « captivité », comme c'est la coutume dans une certaine littérature, mais de devoirs réciproques. La réciprocité est le fondement de la société, et « l'idée de réciprocité, née du perfectionnement de l'état social ⁽¹⁾ est le piédestal du mariage.

Le mariage assure la perpétuité de la race en même temps qu'il fonde un foyer. Grâce à lui, les

(1) L. BUCHNER.

trois termes naturels sont complets : la vie donnée et reçue est transmise. Grâce à lui, le fléau de la dépopulation peut être enrayé, mais pour cela, il faut des mariages assortis, sélectionnés. C'est le but de l'eugénique et du certificat prénuptial, c'était peut-être une des conséquences du Congrès, cette sorte de certificat postnuptial.

Mais pour cela il faut, au préalable, que la société assure aux époux le nécessaire social. Il faut que l'homme puisse ⁽¹⁾ 1° suffire à l'entretien actuel de son foyer; 2° Payer les avances de l'apprentissage ou de l'établissement de ses enfants (ces avances lui ont été fournies pour lui-même, par son propre père; c'est une véritable prime d'amortissement); 3° assurer une provision en cas de chômage par accident, maladie ou faute d'emploi, et une retraite pour sa vieillesse et celle de sa femme; 4° Pouvoir économiser sur son gain journalier de quoi se reposer un jour par semaine et un nombre d'heures suffisant par jour, afin de remplir sans gêne ses devoirs de religion, de famille, de société et s'occuper un peu de son intelligence et de son âme. Il faut reconnaître que les lois sociales modernes tendent à réaliser ces desideratums mais, malheureusement, aucune d'elles ne tend à transformer la mentalité publique de manière à répandre l'esprit d'initiative personnelle source de toutes les énergies et de toutes les satisfactions dans la liberté.

(1) MILLOT : *Que faut-il faire pour le peuple ?* p. 80.

C'est, qu'en effet, comme l'écrit Hugues Le Roux, qu'il faudrait citer longuement ⁽¹⁾, « la plaie du fonctionnarisme contribue à paralyser chez nous l'esprit d'initiative. Les Français savent mieux garder l'argent que le gagner et c'est ainsi que s'épuise la fortune nationale ». Mais ceci n'infirme en rien la fin sociale du mariage.

★
★★

Le mariage peut être une cause de nuisance sans doute tant au point de vue pathologique qui nous intéresse particulièrement, qu'aux divers autres points de vue pouvant être envisagés. Les époux peuvent se communiquer de terribles maladies, ils peuvent s'être trompés mutuellement. Le Congrès jadis tâchait de mettre un peu d'ordre à cela. Mais c'était après coup, donc un peu tard. Le certificat pré-nuptial le fera en temps utile quand l'évolution des mœurs et des idées sera suffisante chez nous pour le faire pénétrer dans la pratique courante. Mais le mariage est d'une grande utilité pour l'homme et pour la femme. Il est un facteur de longévité et de moralité, il est une force de résistance aux causes de désagrégation morale et physique de la santé. La femme mariée s'épanouit. Pour elle, le célibat est atrophiant.

★
★★

Certaines qualités sont requises pour entrer dans

(1) Nos filles, p. 27.

le mariage. Il y faut de la santé, de l'honorabilité des sentiments et la parité ⁽¹⁾ des esprits et des cœurs, mais cela sans absolutisme.

Bref, il y faut des qualités morales et physiques.

Les qualités morales principales sont la pureté et l'amour. Ce sont elles que le symbolisme de nos cérémonies si cher aux femmes a traduit par la couleur des vêtements. En effet, l'usage « à la fin du Moyen-Age, et plus tard encore, fut de se marier en rouge » ⁽²⁾. Dante, soupirant en présence de Béatrice, est représenté vêtu de rouge par l'iconographie italienne. La première robe de mariage blanche fut portée par Marie Stuart. C'est en 1558, lorsque la jeune reine écossaise épousa François II, qu'elle innova en portant une robe de brocart blanc. Toutefois, un manteau de cour en velours de Perse bleu recouvrait la robe. C'est seulement à la fin du xvii^e siècle que l'usage de la robe blanche se généralisa pour les jeunes mariées. Les jeunes hommes se mettaient aussi en blanc, si je dois avoir confiance dans la sûreté de documentation de nos grands théâtres où j'ai vu les deux fiancés vêtus de blanc; la fiancée en robe de brocart blanc et le fiancé en toque, pourpoint, haut-de-chausses et souliers de satin blanc. Le rouge était le symbole de l'amour et du sacrifice et le blanc est celui de la pureté. Ces symbolismes correspondaient sans doute à la quintessence de la mentalité de leurs époques respectives.

(1) Dans tout mariage, il y a forcément une certaine mésalliance des âmes (Rostand).

(2) QUICHERAT : *Histoire du costume en France*, pp. 312-313.

Il faut aussi la capacité familiale de créer une famille, de l'entretenir et d'assurer son avenir. Dans des conversations à ce sujet, nous avons entendu émettre l'opinion suivante : A. Pour un individu seul il faut pour ses besoins, un revenu égal à l'unité, c'est-à-dire : 1. B. Pour un homme marié il faut l'unité + $1/2$, c'est-à-dire $1\frac{1}{2}$ ou 1,50. C. Pour un enfant en plus, il faut : $1\frac{1}{2} + \frac{1}{3}$ de 1 soit $1,50 + 0,33 = 1,83$. D. S'il y a deux enfants, il faut : $1,83 + 0,33 = 2,16$. E. S'il y a 3 enfants, il faut : $2,16 + 0,33 = 2,79$.

Il y faut une bonne santé parce que, en dehors de toutes les raisons personnelles les intéressant immédiatement, les époux doivent songer à l'hérédité, la mère surtout, car « c'est la mère — les éleveurs le savent — qui a la grosse part; en hérédité, le père, avec son spermatozoïde, donne bien son dynamisme, mais la mère, et cela n'a pas besoin d'explications, a une action à la fois dynamique et humorale ». Sous l'influence de la toxine adultérant les humeurs des parents, l'enfant viendra au monde entaché de tares. L'enfant d'un alcoolique sera un déséquilibré, un impulsif. L'hystérie, la neurasthénie, l'épilepsie, tous les troubles du système nerveux seront son partage, car, comme on le sait, l'alcool est un poison du système nerveux, de l'intelligence. Non seulement les enfants, mais même les petits enfants de syphilitiques seront intoxiqués par la syphilo-toxine qui se manifeste par les dystrophies les plus variées : « depuis la mort de l'œuf, depuis la tare organique univer-

selle et la dystrophie totale (monstruosité, nanisme, gigantisme) jusqu'aux manifestations monosystématiques (rachitisme, faiblesse intellectuelle, épilepsie, idiotie, folie, troubles de l'innervation sympathique, cyanose, refroidissement, empoisonnement thyroïdien, myxœdème, troubles de la circulation lymphatique, adénopathies, ectasies), ou mono-organiques (insuffisance viscérale, pulmonaire, hépatique, rénale ou cardiaque), ou même la simple déviation, l'anomalie d'un organe ou d'une partie d'organe ⁽¹⁾. » Les unions consanguines, en accumulant les tares, assombrissent encore l'hérédité. Les lois de Manou, le code mosaïque, les lois romaines, les conciles chrétiens, le coran les proscrivaient. Elles expliquent, comme l'ont fait Esquirol, Niebuhr, Spurzheim, et bien d'autres, la décrépitude des castes fermées de l'aristocratie. La syphilis, la tuberculose, l'épilepsie, la maladie de Friedreich; les affections cardiaques (Peter), les malformations physiques amenant l'*impotentia cœundi* justiciable autrefois du Congrès, les diverses intoxications (mariage possible après la guérison complète) sont des contre-indications au mariage. Dans certains cas de blennorrhagie présentant un suintement persistant, il est important que le médecin examine le candidat et n'autorise le mariage qu'après des examens répétés au microscope corroborés par des cultures; c'est le certificat prénuptial. Les familles devraient rechercher surtout la santé. Cela découle de ce qui précède et exiger que les candidats des

(1) L. JULLIEN.

deux sexes se prêtassent à un examen médical. Ainsi serait établi le mariage eugénique dont l'idée commence à se faire jour. Une série de conférences sur l'eugénique et le certificat prénuptial ont été faites au MUSÉE SOCIAL de Paris, en mai et juin 1926 sur l'initiative de la *Société française d'eugénique*. Elles ont été réunies en un volume ⁽¹⁾. On y a joint divers travaux sur le même sujet émanés de la *Fédération internationale des sociétés d'eugénique* en juillet 1926 et divers autres travaux dont un du D^r Vignes ⁽²⁾, fort intéressant, qui est le résultat du dépouillement d'un questionnaire rédigé par l'auteur sur la question mise à l'ordre du jour de la *Section d'eugénique de l'Institut international d'anthropologie*. Dans ces travaux, nous trouvons les qualités d'un mariage eugénique, lequel doit présenter les qualités suivantes :

- A. Les *cellules sexuelles* posséderont les qualités héréditaires requises pour continuer la race normale.
- B. La *capacité génitale virile* assurera la fécondation.
- C. La *capacité génitale féminine* rendra la fécondation possible et assurera la gestation et l'allaitement.
- D. Enfin la *capacité familiale* dont nous avons déjà entretenu le lecteur.

Il est certain que s'ils avaient contracté un tel mariage, les conjoints n'auraient pas été amenés, jadis, à subir l'épreuve du Congrès, pas plus que n'en avaient besoin les Lacédémoniens, d'après ce qu'en

(1) *L'examen médical en vue du mariage* (Paris, Flammarion, 1927).

(2) Rapport à la 2^e session de l'Institut international anthropologique (Prague, 1924).

rapporte Bayle ⁽¹⁾ dans son article sur Lycurgue, qui fit de la bonne eugénique avant la lettre et que les eugénistes pourraient prendre pour leur patron. D'ailleurs, cette idée du mariage eugénique est de tous les temps, sans doute. Le D^r Dive ⁽²⁾ nous rapporte qu'« Ocellus Lucanus nous a tracé le plan d'un tribunal dont les fonctions seraient d'examiner les alliances qui pourraient être utiles au public; il veut qu'on évite les mariages imparfaits; il appelle ainsi ceux qui se contractent entre des personnes d'un tempérament faible ou d'un âge trop tendre. C'est véritablement dans ce cas qu'on peut parler pour l'homme d'impuissance naturelle. Il est évident que l'âge, les infirmités, le tempérament peuvent mettre l'homme dans l'impossibilité absolue et définitive de remplir ses devoirs conjugaux » ⁽³⁾.

★
★ ★

Dans ce vaste désert d'hommes, dont parle Chateaubriand, qu'est Paris avec sa foule ignorée, anonyme et partant redoutée, il est difficile pour la masse de se marier en toute connaissance de cause, surtout si on manque d'entregent. Mais il est des gens qui en ont et le mettent à la disposition de ceux qui

(1) *Dict. hist. et crit.*

(2) *Chr. Méd.*, 1^{er} déc. 1913, p. 708.

(3) Cette remarque permet d'établir un lien par association d'idées entre la question du Congrès et celle de l'engénisme et justifie, croyons-nous, les deux parties dont est composé notre travail, sans que nous ayons à nous reprocher d'avoir enfreint la règle de l'Unité.

en sont dépourvus, à la disposition de ces isolés, de ces sauvages, gauches et par trop concentrés.

Dans une de ces familles d'isolés, voici une jeune fille de qui le teint jaunit, que des vapeurs étourdissent, « marques d'un célibat trop prolongé ». Mariez-là ! conseille le médecin. Mais à qui ? Il y a des dames compatissantes dont le salon est propice aux rencontres. Comme par hasard, on en rencontre une (on avait confié son embarras à son notaire ou à son curé). Elle vous invite à prendre un thé. L'affaire est emmanchée et quand toutes les voies sont aplanies, c'est le *thé familial* ou la *sauterie intime* et la jeune fille ne soupçonne rien. Le salon est respectable, la dame n'a pas de ressources bien connues, mais elle vit dignement. Qui paie les gâteaux et empêche la dame d'être saisie le lendemain ? Une agence d'affaires qui envoie toujours un de ses représentants — un ami d'enfance de la dame — surveiller l'entrevue et veiller à ce qu'il n'y ait pas de *coulage*. Evidemment, quelque petite que soit la dot, une partie servira à rémunérer tous ces intermédiaires : le notaire, la dame respectable, l'agence. Souvent le futur, la future ou leurs parents, sont tenus de s'engager par écrit à rémunérer tous ces concours. Mais la loi ne reconnaît pas cette sorte d'engagement. Il est taxé d'immoralité. Il reste à l'agence, aux marieuses et aux marieurs la ressource de « faire chanter » l'intéressé, c'est-à-dire de menacer de révéler à son conjoint ce qui s'est passé. Mais, l'union réalisée, les menaces sont parfois insuffisantes. Ordinairement, on

transige par un compromis entre la commission stipulée et une somme en pis-aller.

Ces intermédiaires organisent très bien leur affaire. Ils sont à l'affût des affaires possibles. Ils les font réussir grâce à mille ruses. Ils savent mettre en avant tous les sentiments. Tantôt c'est au profit de la famille et de la prolifération, tantôt au profit immédiat des intéressés. Bref, ils sont très habiles. Il serait souhaitable que cette habileté soit mise au service de l'eugénique et, pour cela, que cette profession, car c'en est une, passe du domaine de l'inconnu dans celui du connu et soit soumise à certaines règles en faveur des couples qu'ils forment et dont certains, dit-on, n'ont pas à se plaindre.



Avec le mariage bien réglé, eugénique, on verrait disparaître l'angoisse du mariage et diminuer le nombre des divorces.

Au cours de la vie, chacun de nous reçoit des chocs émotifs dont le souvenir persiste à l'état latent dans l'inconscient. A l'occasion d'un acte grave, une angoisse survient. On ne sait quelle en est la cause, mais si on fait la psychanalyse, on parvient à découvrir la trace de ces chocs anciens.

Il y a une angoisse du mariage qui conduit à l'aboulie du mariage, le sujet pesant sans cesse le pour et le contre, comme l'a déjà fait remarquer Rabelais, qui avait tout vu et qui savait tout. On la

fait disparaître en désoccultant aux yeux du malade les traces du mnême inconscient qui le déterminent. Celui-ci reprenant alors le contrôle de lui-même.

Il y a aussi la crainte de donner le jour à une lignée qui sera malheureuse, ainsi qu'on peut le voir sur une gravure ⁽¹⁾ où un gentilhomme pour consoler sa femme brehaigne, lui montre à quelles misères sont exposés les fils des hommes.

Sans compter celle du divorce ; après quelques années de vie conjugale, 12 ans, 20 ans, plus même, surtout si l'union est demeurée stérile.



Et tout ceci nous conduit à l'étude de l'eugénique et du certificat prénuptial.

(1) *Le passé para-médical*, 25 avril 1910, n° 8, p. 31

CHAPITRE II

L'EUGENIQUE

Le Congrès, épreuve à la suite de laquelle on recevait une sorte de certificat de mariage postnuptial quand elle était subie avec succès, nous amène à nous poser cette question : Avons-nous assez d'enfants ? Le cri général est : Non, et les lois diverses sont impuissantes à en accroître le nombre. Il faut donc conserver ceux que l'on a. C'est la puériculture à laquelle M. le Professeur Pinard a voué sa vie. Avec la puériculture on tâche d'obvier au plus pressé en vertu de l'adage : *Primum vivere, deinde philosophare*. On conserve les enfants que l'on possède puisqu'on ne peut en obtenir à volonté. Toutefois, Gustave Le Bon, le philosophe éminent, estime que le trop grand nombre d'enfants est funeste. Il produit un excédent de population et avec cet excédent se posent des problèmes redoutables : celui du chômage par exemple, comme en Angleterre, celui de l'émigration comme en Italie qui ne sait où diriger ses nationaux en excès. Pour le moment, malheureusement, la France

n'a pas à avoir de craintes de ce côté-là et, en serait-elle là aussi, elle devrait, et avec elle les autres nations européennes surpeuplées, tenir compte du danger que sont les barbares extra-européens qui peuvent détruire l'Europe et sa civilisation, la plus parfaite qui soit actuellement. Il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas « citoyens du monde », mais citoyens de notre petit chez nous, d'abord.

Donc, faisons de la puériculture pour conserver les enfants que nous possédons et de l'eugénique pour qu'ils soient des sujets d'élite. A défaut de la quantité, ayons la qualité et si nous ne pouvons remplir le monde par notre masse relative, remplissons-le autrement, en devenant une nation apte à fournir des « cadres » aux autres et dont les fils seront placés aux leviers de commande des forces mondiales.

★
★★

Qu'est-ce donc que l'eugénique? Le D^r G. Schreier ⁽¹⁾ nous répond : « L'eugénique a pour but la recherche et l'application des connaissances utiles à la reproduction, à la conservation et surtout à l'amélioration des races humaines. Une de ses ambitions est de libérer ces dernières des tares dont elles sont gratifiées. »

★
★★

Lycurgue peut être revendiqué par les eugénistes

(1) *L'examen médical pré-nuptial dans les différents pays.* (Conférence Musée Social, 7 mai 1926.)

comme le premier d'entre eux. Les lois de Lacédémone étaient inspirées des lois de l'eugénique, les meilleures pour l'époque. Nous pourrions citer ici les pages substantielles que Bayle ⁽¹⁾ consacre au législateur de Sparte. Elles sont savoureuses et instructives, mais cela surchargerait notre travail déjà copieux. Mais revenons à notre temps.

Galton est le fondateur de l'eugénique moderne. D'après lui, Lamarck et Darwin se sont trompés. Seule la sélection individuelle joue un rôle.

« Eliminez, dit-il, les organismes déficitaires, faites multiplier les plus aptes, les élites, et vous ferez apparaître une humanité supérieure. Or, Johansen a fait des expériences qui semblent prouver « que la sélection purement individuelle modifie lentement le trésor héréditaire d'une race. »

Actuellement, les Etats-Unis « constituent la terre promise de l'eugénique » ⁽²⁾, et il existe dans ce pays toute une législation conforme aux desideratums de l'eugénique. Onze Etats ont interdit le mariage des personnes « physiquement ou mentalement inaptes ».

Une des critiques adressées à ces lois est qu'elles ne protègent que les femmes. D'excellents esprits estiment, avec juste raison, qu'il faudrait étendre la protection de ces lois aux hommes.

★
★★

L'eugénique se fonde sur les méthodes de sélection

(1) BAYLE : *Dict. Hist. et Crit.*, Rotterdam, Reinier, 1697, art. Lycurgue, T. II, p. 325.

(3) Dr René SAUD : *Comm. à la Soc. franç. d'eugén.*, 7 mai 1926.

tion et sur les résultats acquis par les éleveurs qui sont arrivés à obtenir des sujets perfectionnés. Elle estime qu'il est légitime d'en tenir compte et qu'il faut sortir de l'inertie actuelle.

Elle doit connaître les états morbides, les anomalies à peine remarquées et qui peuvent avoir de très graves conséquences tant pour l'individu qui en est porteur que pour ses enfants éventuels. Elle pourra ainsi avertir les intéressés qui, prévenus, pourront parer en temps utile aux conséquences fâcheuses possibles.

Certes, les eugénistes ne prétendent pas écarter du mariage tout sujet porteur d'une tare. Ce serait trop absolu et ils échoueraient. Cela ne doit et ne peut se faire qu'exceptionnellement pour prévenir des unions dont les conséquences seraient désastreuses et qui, en elles-mêmes, seraient une faute. Dans la plupart des cas, ils se proposent de borner leur rôle à des conseils. D'ailleurs, l'imperfection de nos connaissances en ce qui concerne les lois de l'hérédité humaine leur conseille la prudence. « La science eugénique, écrit Apert, a besoin d'avoir établi avec plus de *certitude* les lois de la transmission des terres avant qu'il soit possible de procéder par voie législative autrement que très prudemment. » Sinon les lois ont des actions imprévues et nuisent à l'individu et à la famille comme l'ont fait les lois de cette sorte votées en faveur de la famille depuis quarante ans. L'eugénique doit éclairer les foules, mais pas entrer dans la législation, car elle n'a pas la certitude

absolue. En outre, il est très compliqué et, pratiquement, impossible d'étudier couramment, hors des laboratoires, les trois étages de l'inconscient biologique : 1^{er} étage : L'organisme ou corps en général; 2^e étage : Le plasma germinatif; 3^e étage : la race, qui est formée par tous les ancêtres d'un individu.



L'enseignement eugénique doit insuffler le sentiment du devoir, la crainte du danger, la notion de solidarité entre membres d'une même famille. « C'est ce sentiment que tant de lois dites sociales tendent à détruire ⁽¹⁾. C'est lui qu'il faut intensifier pour que les parents aient un intérêt à avoir des enfants. » Cependant, il ne faut pas que cela soit sans quelques précautions, parce que « cette force peut être mauvaise et dangereuse, si c'est la solidarité dans le camouflage des tares » ⁽²⁾.

Pour faire du bon enseignement eugénique, il faut enseigner l'hygiène générale et la moralité, mais sans faire des allusions appuyées sur la reproduction. C'est l'avis de M. Demelin. Il faut instruire de cela l'*Elite* qui elle, par son exemple et par son influence, instruira la *Masse*.

Le D^r H. Vignes, accoucheur des hôpitaux de Paris, ne veut pas d'enseignement dans les classes. Il l'estime dangereux pour la morale et susceptible d'in-

(1) PAPILLAUT.

(2) ROËLAND.

interprétations cocasses par le public. Il propose d' « émettre un vœu pour le développement des études eugéniques dans les milieux médicaux », en leur rappelant que trop d'eugénique ne ferait que développer la phobie du mariage, car, comme le dit M. Caullery, « s'il fallait se préoccuper de tous les germes latents portés par la personne qu'on désire épouser, la conclusion devrait être de ne pas se marier. C'est comme s'il fallait vivre aseptiquement par crainte des maladies.



La vulgarisation de l'eugénique est très difficile, elle est presque impossible. « Il faut trop de tact, trop de qualités, trop de dignité de vie pour aborder un tel sujet sans tomber dans le ridicule. On trouvera difficilement un tel conférencier. » ⁽¹⁾

Toutefois, on peut réaliser cette vulgarisation en se souvenant que « sur le terrain humain, la question e l'eugénique est bien plus un problème de mœurs qu'un problème scientifique, et c'est comme tel qu'il devrait être traité, c'est-à-dire par la persuasion plus que par la réglementation » ⁽²⁾. Il suffit donc de soutenir les lois morales et de les propager. Bref, il faut enseigner la vertu.



L'eugénique est une méthode de sélection ayant pour but d'obtenir des sujets perfectionnés.

(1) ALPHONSE GUÉRIN.

(2) CAULLERY, professeur à la Sorbonne.

En ce qui concerne le mariage, tous les moyens eugéniques peuvent se ramener à trois ⁽¹⁾ : 1° Lois prohibant tout mariage contracté dans des conditions contraires aux données présentes de l'eugénique. (*Peut-on éliminer toutes les tares*)?

2° Certificats de mariage divers.

3° Vulgarisation des notions sûres de l'eugénique qui doit former des êtres équilibrés.

Ceci est très bien. Nous pourrions en demeurer là, mais nous ne pouvons résister à la tentation de citer la conclusion générale de la question de l'eugénique par M. Lucien March :

1° Avant tout mariage, chacun des futurs époux devrait solliciter une consultation médicale sur l'opportunité de célébrer ou de différer le mariage et communiquer à l'autre l'avis médical obtenu.

2° Les bureaux d'état civil devraient distribuer aux personnes qui viennent s'inscrire, en vue d'un mariage, des avis relatifs à la nécessité de la consultation médicale matrimoniale.

3° Les pouvoirs publics et les œuvres privées devraient organiser des consultations matrimoniales ouvertes au public.

4° Les tribunaux devraient appliquer avec rigueur les articles du code relatifs aux dommages causés par la faute d'autrui, lorsque le dommage résulte d'une fraude, lors de la délivrance ou de l'usage d'un certificat médical donné en vue d'un mariage.

(1) Dr H. VIGNES : *Certificat de mariage ou vulgarisation des notions d'eugénique*. (Rapport à la 2^e session de l'Institut international anthropologique, à Prague.)

5° La législation devrait faciliter l'organisation des consultations matrimoniales et punir de peines correctionnelles les fraudes commises dans la délivrance ou l'usage des certificats médicaux relatifs au mariage, ainsi que les faits avérés de contamination conjugale.

CHAPITRE III

L'EXAMEN PRENUPTIAL

Donc, c'est entendu. Vous voulez vous marier. Eh bien, montrez-nous votre « billet de confession médicale » ⁽¹⁾. Avec celui de l'Eglise cela en fait deux et avec celui de votre notaire ou de votre patron concernant votre situation, cela fera trois, etc... Bref, cela complique les formalités du mariage qui devrait être sans formalités, qui devrait se célébrer avec la plus grande facilité et sans frais, presque aussi facilement et sans plus de frais que pour l'établissement du chèque postal. Ceci est une charge, allez-vous dire. Qui sait? Mais ce que l'on doit admettre comme certain, c'est que la formalité du billet de confession sanitaire serait une bonne formalité.

★
★ ★

Déjà, en 1903, sur la proposition du D^r Jullien, la *Société française de prophylaxie sanitaire et morale*

(1) PAPILLAULT.

mit à l'ordre du jour la question de l'*examen prénuptial*, puis, en 1923 — vingt ans plus tard — par le *Congrès de propagande d'hygiène sociale* (à la suite du rapport du D^r Gougerot) et, en 1925, par la *Conférence de la syphilis héréditaire*, présidée par M. le Professeur Jeanselme.

Divers Conseils généraux s'occupèrent aussi de cette question : Conseil général du Doubs (vœu du D^r Colard), Conseil général de Seine-et-Oise, en 1925.

À la Chambre même, on s'en est occupé. Tout récemment, lisons-nous dans un journal populaire ⁽¹⁾, daté du 16 juin 1927, M. le Prof^r Pinard, qui a voué sa vie à la puériculture, a saisi le Parlement d'une proposition de loi qui fait grand bruit. Elle prévoit la création d'un certificat prénuptial obligatoire. Tout citoyen français, écrit-il, désirant contracter mariage, devra produire à l'officier de l'état civil, entre autres pièces : « un certificat médical daté de la veille, attestant qu'il n'est atteint d'aucune maladie contagieuse appréciable ». Si le vénéré maître demande cela c'est que, pour lui, la puériculture n'est pas seulement la science des soins à donner à l'enfant après sa naissance ou même depuis sa conception; il remonte bien au delà, et comme il voudrait ne voir naître que des enfants sains et forts, il serait volontiers disposé à n'autoriser le mariage que des adultes en excellente condition de santé physique et morale.

Réclamé par la *Société de prophylaxie sanitaire et morale* et par la *Société française d'eugénique*,

(1) *Le Petit Journal*.

l'examen prénuptial se rattache à cette pratique de l'examen sanitaire périodique pratiqué par le Life Extension Institute de New-York ⁽¹⁾.

De nombreux pays étrangers ont introduit dans leur législation, l'obligation pour les futurs conjoints, de produire un certificat de bonne santé. « Le mode de délivrance de ce certificat et les conditions de santé nécessaires pour l'obtenir varient avec les pays et se résument, en général, à l'affirmation que le sujet n'est porteur d'aucune maladie susceptible d'être transmise à l'autre conjoint ou à la descendance éventuelle ⁽²⁾.

En Roumanie, le gouvernement roumain a déposé, il y a plus de vingt ans, un projet de loi qui vise à interdire le mariage aux personnes affectées d'une syphilis incurable, aux tuberculeux et aux épileptiques ⁽³⁾.

En Hollande, s'est formé, en 1912, un Comité pour la propagande de l'examen médical avant le mariage, nous explique M^{lle} le D^r van Henwerden ⁽⁴⁾. Ce Comité fait la propagande par tous les moyens : tracts, radiotéléphonie, etc... Il y a en Hollande, à la Haye,

(1) Dr G. SCHREIBER : *Les centres de médecine préventive et le Life Extension Institute de New-York*. (*La Clinique*, Paris, nov. 1922.)

(2) APERT : *L'examen médical en vue du mariage* (Paris, Flammarion, 1927).

(3) *Rev. Internat. de Clinique et de Thérapeutique*, n° 8, août-septembre 1906, p. 374.

(4) *L'examen médical avant le mariage en Hollande* (Communication faite au Comité international des Sociétés eugéniques réunies à Paris au siège de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, les 2 et 3 juillet 1926).

une polyclinique qui donne des conseils appropriées par exemple, dans le cas de rétrécissement du bassin, etc... Enfin, plusieurs Sociétés catholiques hollandaises sont du même avis et désirent la coopération des prêtres.

★★

Pour le D^r Hascovec ⁽¹⁾, le certificat médical qui devrait être présenté à l'autorité civile et religieuse repose sur deux idées fondamentales et sur deux points de vue :

A. Deux idées fondamentales.	{	I. Certificat médical purement informatif.
		II. Certificat médical ayant éventuellement un effet prohibitif en ce qui con- cerne le contrat de ma- riage légal.
B. Deux points de vue.	{	I. Point de vue { 1 ^o Responsabilité de descendance saine. général. { 2 ^o Race saine.
		II. Point de vue { 1 ^o Hérité { a) Infectieuse (syphilis). individuel { b) Toxique (alcoolisme). 2 ^o Responsabilité envers le prochain.

Si on étudie toutes les propositions émises, on constate qu'il y a quatre sortes de certificats :

1^o Certificat avec obligation de se conformer au verdict.

(1) Communication faite au *Congrès international d'anthropologie de Prague*, 14-21 sept. 1924, section d'eugénique.

2° Certificat sans obligation, mais devant être communiqué obligatoirement à l'autre fiancé.

3° Certificat sans aucune obligation mais destiné à faire réfléchir.

4° Certificat sans obligation mais pouvant servir de base à des sanctions éventuelles.

Dans le projet de loi présenté par le Prof^r Pinard au Parlement français, l'homme seul serait astreint au certificat. Ce n'est pas que la femme soit présumée toujours indemne, mais le père de la puériculture a cru devoir pressentir que l'opinion publique opposerait au début de la résistance à certaines investigations. Qu'en peut-il savoir? Avec le D^r H. Vignes, je pense que « l'examen doit être bilatéral. Comme le faisait remarquer Van de Velde, il faut, aussi bien, dépister l'infantilisme de la femme : être marié à une femme qui a des organes infantiles et, souvent aussi, un système nerveux infantile, peut être pire, pour un homme, qu'il n'est pénible pour une femme d'être mariée à un syphilitique.

Un médecin de mes amis m'a raconté se souvenir qu'un médecin décédé depuis déjà plusieurs années, le D^r Roumegous, proposait que les candidats au mariage des deux sexes se présentassent mutuellement un contrat d'assurance sur la vie, si minime fût-il. Il tournait ainsi, avec élégance, le préjugé qui existe contre le certificat prénuptial et on obtenait, dans une certaine mesure, les bons résultats, quoique le certificat-assurance-vie passe sous silence certaines questions intéressantes au point de vue matrimonial.

C'est aussi l'opinion du D^r Vandremmer qui dit : Le certificat est impossible. Le remède : 1° que les Compagnies d'assurance inscrivent la syphilis dans les maladies susceptibles de faire refuser toute demande d'assuré éventuel; 2° que tout conjoint contracte avant mariage une assurance aussi faible qu'on voudra. Pas de police d'assurance, pas de mariage. »

A mon avis, pour tenir lieu de certificat d'aptitude, on pourrait demander aux hommes s'ils ont fait le service militaire et, dans ce cas, s'ils ont appartenu au service armé ou au service auxiliaire, et aux femmes de produire un contrat d'assurance-vie.

Enfin, ajoutons encore, avec Drouet, que « ce qu'il convient pour le moment d'introduire dans les mœurs, c'est la *mode* du certificat médical mutuellement exigé par les deux fiancés ou, ce qui revient au même, l'obligation morale pour chaque fiancé de contracter une assurance sur la vie à longue échéance ». On peut créer cette mode en agissant comme la *Société néerlandaise en faveur de l'examen prénuptial* dont les 41 Comités distribuent le tract suivant : *Conseils importants pour les candidats au mariage*. On a même installé à Amsterdam, 719, Keizersgracht, une *consultation prénuptiale* où l'examen est pratiqué par trois médecins successivement au point de vue général gynécologique et vénérien. On ne peut faire mieux.

★
★★

Mais « il est désirable d'informer le public que

cet examen doit se faire bien longtemps avant le mariage et qu'il doit être répété chaque année. L'examen médical préventif n'a, en effet, d'autre but que de dépister une maladie latente à ses débuts, de rechercher la présence ou l'absence de troubles fonctionnels, d'anomalies organiques ou la pratique d'habitudes fautives ⁽¹⁾ ».

★
★★

Qui délivrerait ce certificat? Naturellement n'importe quel médecin plutôt qu'une sorte de conseil de révision pour candidats au mariage ou, mieux, les syndicats médicaux pourraient assurer ce service, ce qui donnerait toute garantie, sans que besoin soit d'avoir recours à l'Etat et à des médecins d'Etat. Ça ne pourrait être, en tous cas, le médecin traitant, parce que le médecin ne peut être utile au malade que si, investi de sa confiance, il lui assure, en échange, la garantie de sa discrétion. C'est l'opinion de Demelin, de Marc Rivière, de Salmon, de Vandremén.

★
★★

Cependant, les eugénistes peuvent avoir quelque confiance dans le bon sens public. Il est des idées qui font leur chemin parce qu'elles sont utiles et vraies. Ainsi, il n'est pas rare que le médecin soit consulté à propos d'un mariage éventuel. Tout dernièrement,

(1) Dr Albert GOVAERTS, chef du service de diagnostic et de médecine préventive à la Polyclinique du Parc Léopold, à Bruxelles

un médecin posait la question suivante au service de renseignements d'une de nos revues médicales ⁽¹⁾ :

« Un de mes malades ayant contracté une blennorrhagie il y a cinq ans et ayant encore des filaments dans ses urines, peut-il se marier sans inconvénient? N'est-il pas contagieux pour sa jeune épouse? » A la suite de cette question, la revue donne une réponse très complète : « Non! un ancien blennorrhagique qui a encore de gros filaments lourds dans ses urines ne doit pas se marier. La punition qu'il encourrait en transgressant ce précepte le suivrait pendant si longtemps, empoisonnant toute sa vie, qu'il est de toute nécessité de l'avertir. » Puis, suit l'exposé des diverses méthodes de diagnostic à employer pour découvrir et apprécier les filaments. Et l'auteur de la réponse, qui n'est autre que Georges Luys, auteur d'un *Traité de la blennorrhagie* ⁽²⁾, conclut de la façon suivante : « Si, transgressant tous les conseils, ils se marient, leur compagne sera vouée à la stérilité ou à de cruelles mutilations et condamnée à une vie de chaise longue ou de lit. Et, lorsque la voix de la victime avertie viendra leur demander compte du passé et de ses tragiques conséquences, à quelle déchéance morale le coupable ne se verra-t-il pas voué? Le médecin doit donc bien faire comprendre que le fiancé ne peut se présenter au mariage que pourvu d'un certificat de santé, seul vrai moyen d'assurer la

(1) *La Clinique*, mai 1927.

(2) 3^e édit., Paris, Doin, édit..

sécurité de son avenir, pour lui-même, pour sa femme et pour ses enfants.

Ce qui est vrai pour la blennorrhagie l'est également pour le chancre simple et surtout pour la syphilis avec son cortège de dangers : fausses couches, enfants hérédosyphilitiques (tarés, enfants terribles, etc...) et pour laquelle on devrait faire subir un *stage de santé*.

C'est vrai pour les maladies contagieuses à propos desquelles on ne formulera pas de veto absolu, mais à propos desquelles on avertira ou instruira les intéressés en leur laissant la liberté avec la responsabilité, mais une liberté éclairée. La plus fréquente des maladies contagieuses sur laquelle le médecin aura à se prononcer est la tuberculose à propos de laquelle, dit avec juste raison M. le Prof^r Maurice Letulle ⁽¹⁾, il faut établir des distinctions selon le sexe et savoir si la tuberculose est ouverte ou fermée, si le ou la malade expectore ou n'expectore pas. Pour le jeune homme, on peut l'autoriser à se marier en l'y préparant par de sages conseils. Pour la jeune fille, « les précautions à prendre avant d'autoriser le mariage sont cent fois plus sévères, et les réserves à formuler doivent être mille fois plus serrées » à cause des dangers mensuels, des périodes catameniales et surtout de la grossesse possible sinon prochaine, car la grossesse est « le danger le plus formidable » en cas de tuberculose.

(1) Conférence faite au Musée Social le 7 mai 1926, sous les auspices de la Société française d'eugénique.

Et puis, il y a encore la question de la race avec ses caractères organiques purs d'une part et d'autre part avec ses caractères à base organique et héréditaire sans doute, « mais dont la manifestation est intellectuelle et morale ». (D^r J. Papillault.)

Il faut aussi penser aux maladies groupées par Charcot sous le nom de *maladies familiales* et qui sont la conséquence d'une tare originelle héréditaire, comme, par exemple, la myopathie progressive de Duchenne, de Boulogne (1838), sans oublier toutes les lois connues de l'hérédité qui est tantôt continue, comme pour la chorée (ici les mariages consanguins ne seraient pas à craindre), et tantôt discontinue comme pour le cancer, ensemble de maladies s'héritant à part et pour lequel les mariages consanguins, même éloignés, sont dangereux. Pour résoudre au mieux ces questions, la connaissance des travaux de Naudin et Mendel sur les espèces végétales rendront les plus grands services. Enfin, le médecin tiendra compte également de l'hérédité matriarcale d'après laquelle certaines maladies sont véhiculées par les femmes seulement sans se manifester chez elles, comme l'hémophilie et le daltonisme. Ici, on pourra accepter les hommes de ces familles et éliminer les femmes ou tout au moins en tenir compte vi-à-vis d'elles.

Cela nous amène tout naturellement à la grosse question des maladies mentales et nerveuses et des intoxications, de ces maladies qui peuvent mener à l'aliénation mentale qui est la cause d'une très grave

crise de famille ⁽¹⁾, et pour la prévention desquelles un examen psychique n'est pas indifférent. On a établi des épreuves d'aptitude psychique pour les conducteurs d'autobus et d'avion. On a même créé pour cela des appareils automatiques enregistreurs du mécanisme psychique. Pourquoi n'agirait-on pas de même en ce qui a trait aux préliminaires du mariage? L'enjeu en vaut la peine.

On sait qu'il y a une hérédité neurologique qui est soit similaire, soit dissemblable, Pinel, de Saint-Paul-Cap-de-Joux près Castres, dont on vient de fêter le centenaire, estime que l'hérédité des affections mentales est un fait établi. C'est « la cause des causes » d'après Trélat.

Entre autre affections, appartiennent à l'hérédité similaire : 1° L'hémorrhagie cérébrale et le ramollissement dus à la fragilité vasculaire par hérédité de l'infection syphilitique. Il faut donc, ici, penser toujours à l'hérédo-syphilis; 2° Le suicide héréditaire familial, si bien étudié par P. Bourget; 3° Les perversions instinctives.

L'hérédité dissemblable nous offre ses familles de « nerveux » pour lesquelles on recherchera l'origine, la cause dans des infections ou des intoxications qui transmettent héréditairement leurs effets, telles que la syphilis, la tuberculose, l'alcoolisme,

La lecture d'une table des matières bien faite d'un traité de psychiâtrie nous donne un aperçu complet

(1) J. RICOL : *Les crises de famille*, page 75.

de toutes ces maladies aux aspects si divers. En outre, en lisant ces traités, nous apprenons que les anomalies, les lésions, les maladies des organes génitaux sont des facteurs de troubles psychiques, de neurasthénie (neurasthénie génitale). Aussi, en présence de troubles psychiques, on peut penser à des troubles de fonctions sexuelles. Cette considération eût pu guider nos pères dans leurs « *Congrès* ». Il est vrai qu'ils y pensaient et que la liberté de leurs mœurs leur avait seule fait imaginer le Congrès, à leurs yeux simple méthode de médecine légale expérimentale. Il faut donc faire un examen précis en se souvenant que le mariage est un contrat comme un autre mais établi, entre autres motifs, en vue de la venue possible d'un tiers dont les intérêts doivent être sauvegardés. Cet examen amènera parfois à des découvertes singulières, telle que celle de maladies organiques des organes sexuels chez les deux candidats qu'il est de la plus haute importance de dépister, ou de maladies sans base organique, telles que les aberrations sexuelles si nombreuses, qui occupent tant de place dans nos traités de médecine légale et nos livres de psychiâtrie, pour les deux sexes. •

★
★★

Ce qui doit guider le public pour le désirer et le demander, le médecin ensuite pour en étudier les conditions et l'établir, c'est l'intérêt de la race et c'est dans ce point de mire, dans cette directive qu'est l'utilité sociale de l'examen prénuptial.

La seule objection qu'on puisse opposer est, qu'en définitive, on ne doit à la société que le devoir qu'on peut remplir et qu'il faudra beaucoup de tact et posséder une certitude absolue de la vérité biologique pour empêcher les gens de se marier sous peine de s'exposer à nuire en voulant bien faire. Or, ici comme en thérapeutique, il faut d'abord se garder de nuire.

★
★★

C'est, qu'en effet, l'examen prénuptial parfait en théorie, peut présenter des inconvénients quant à sa conséquence logique : le certificat de santé. Il peut entraver la célébration des mariages *in extremis* si nécessaires parfois, et rendre impossibles certaines légitimations d'enfants. Comme l'écrivait un ancien ministre, Laurent Bonnevay, voici, par exemple, « un ménage irrégulier ; des enfants lui sont nés ; les parents veulent se marier pour les légitimer. Mais le père a contracté, depuis leur naissance, la tuberculose, maladie contagieuse. Il ne pourra produire le certificat prénuptial daté de la veille : le mariage et la légitimation deviennent impossibles. »

★
★★

Comme conclusion à ce chapitre, nous dirons qu'il faudra, si l'on veut que l'examen prénuptial avec son certificat de santé, devienne de mode et rende les services qu'on est en droit d'en attendre, agir avec pru-

dence et mettre dans les règles qui serviront de guide assez d'élasticité pour que tous les cas d'espèces y puissent rentrer ou ne soient pas lésés par lui. Ce qu'il faut, c'est qu'il y ait bénéfice pour tous et que nul n'ait à *subir un préjudice* de son fait.

CONCLUSIONS

« La science, disait M. le Prof^r Charles Richet, à l'occasion de son jubilé en 1926, est la grande dominatrice, c'est elle qui crée le progrès, c'est à elle qu'il faut consacrer sa vie. Mais le savant doit aussi se pencher sur les misères humaines. Il doit chercher à lutter contre l'ignorance et le mal, contre l'erreur, les préjugés, la routine qui sont partout. Science, Patrie, Justice, Humanité, voilà les grands mots lâchés et les grandes idées. Ce sont là les étoiles qui doivent éclairer constamment la route d'un homme libre. »

En écrivant ce modeste travail, sur un sujet de médecine historique, de médecine légale, et de médecine sociale, nous avons toujours eu à la mémoire, ces fortes paroles. Nous avons étudié une institution d'hier à la suite de laquelle nous avons cru pouvoir esquisser brièvement une question d'actualité palpitante, parce que nous avons pensé que les deux étaient en somme sur le même plan. Et c'est dans cette idée, *idée-lien* entre les deux parties de notre travail, que nous avons fait résider l'Unité de notre œuvre dont le mérite est, non pas dans la façon dont

elle est charpentée et présentée, mais bien plutôt dans notre but qui est de contribuer au bien du devenir qui sera demain.

Nous avons étudié le Congrès, épreuve médico-légale postmatrimoniale destinée à déterminer l'existence de l'impuissance, pour annuler les mariages où l'amour n'y était pas et n'y avait jamais été, car l'amour trouve ou fait les âmes pareilles, *pares aut nivenit aut facit*, a dit saint Augustin. Puis, nous avons voulu savoir s'il ne serait pas possible de prévenir ces annulations de mariage d'autrefois et d'aujourd'hui, et aussi toutes les causes intérieures de nuisance du mariage tant pour les conjoints que pour les familles et pour diminuer les vices et tares héréditaires. Ce fut le motif de notre incursion dans le domaine de l'eugénique de l'examen médical avant le mariage et de l'établissement du certificat médical.

Nous voudrions que l'examen médical avant le mariage soit biologique, médical, juridique, familial, moral.

Nous voudrions que « le souci judicieux de la santé, de l'état physique et mental chez ceux qui veulent fonder une famille » ⁽¹⁾ pénètre dans les mœurs, dans les habitudes sociales d'une façon complète. Pour cela, nous voudrions que la médecine préventive recherche l'alcoolisme, la tuberculose, la syphilis, les maladies vénériennes; pour cela, nous voudrions que la raison et la sensibilité humaines

(1) Lucien MARCH.

s'opposent aux forces aveugles de la matière et que la loi morale, que la loi du travail et le respect de la liberté d'autrui deviennent en nous comme une seconde nature. Et c'est pour cela que nous avons choisi ce sujet pour notre travail inaugural afin de collaborer ainsi, un peu, à la publicité et à la propagation de ces idées. C'est qu'en effet, « avant de faire admettre par l'opinion un certificat prénuptial, il faut habituer cette opinion à l'idée de la nécessité de telles précautions ⁽¹⁾ comme on l'a habituée à bien d'autres choses. Cela l'éduquera et par l'éducation, cette « contrainte volontaire », seront évités mille désastres qui atteignent les foyers, les familles, l'hérédité, mille fraudes, et rendront inutiles les *Congrès* d'hier et leurs succédanés d'hier et d'aujourd'hui.

(1) Louis FOREST.

VU
Le Président,
P. MÉNÉTRIER.

VU et PERMIS d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.

VU
Le Doyen,
H. ROGER.

BIBLIOGRAPHIE

1. AHRENS, *Philosophie du Droit*, II^e partie, 2^e section, ch. I, § 1.
2. J. ASTRUC, *L'art d'accoucher*, page xxxvii (Paris, Cavelier, 1771).
3. APERT (D^r), *Bibliothèque des connaissances médicales : L'examen médical en vue du mariage* (Paris, Flammarion, 1927).
4. BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, Art. : *Quellenec* (tome second, seconde partie, page 903) [Rotterdam, chez Reinier Leers, 1697].
5. BLAZY, *Que faut-il penser de l'extension du divorce ?*
6. BON (D^r Henri), *Nullité de mariage et opération de Baldwin-Mori* (Bull. de la Société médicale de Saint-Luc, sept.-oct. 1924, page 248).
7. BOUISSON, *Œuvres*, T. IV, p. 3 et seq. (Paris, Masson, 1903).
8. BUFFON, *Histoire naturelle*, T. IV, p. 263 et seq. (Paris, Imp. roy., 1752).
9. CELSE, *De re Medicâ*, Lib. VII, cap. 29.
10. CHATELAIN, *Lexique latin-français*.
11. LA CLINIQUE, mai 1927.
12. COL DE VILARS (Elie), *Cours de Chirurgie*, T. I, p. 95 et 97 (Paris, J. Rollin, quai des Augustins, 1753).
13. COL DE VILARS (Elie), *Dict. français-latin des termes*

- de médecine et de chirurgie* (suite du *Cours de Chirurgie*) (Paris, Delespine, 1753).
14. LE CONCOURS MÉDICAL, 9 sept. 1906, p. 653.
 15. D^r D..., *LA VIE CIVILE DU MÉDECIN*, VII, *Nullité du mariage religieux catholique* (Index médical, mai 1927).
 16. DESPEISSE, *Œuvres*, gros in-folio en deux parties (Paris, Hugueton, 1685). Partie I, Titre XIII, *Du Mariage* : Section I, Des personnes qui peuvent se marier, pages 149 et seq.
 17. DIDEROT, *L'Encyclopédie*, T. III (Paris, 1753).
 18. DIVE (F.), *De la dissolution du mariage pour cause d'impuissance* (La Chronique médicale, 1^{er} déc. 1913 et 1^{er} janv. 1914).
 19. DUMAS DE LÉDIGNAN (D^r), *Revue de Déontologie*, mai 1904.
 20. ENRIQUEZ (Adr. Kohn), *La vie civile du médecin. Les actes de l'état civil, Le Divorce* (Index médical, juin 1927).
 21. ERASME, *Desiderii Erasmi roterodami opera omnia*, X vol. in-folio (Lugduni Batavorum, Vander, 1703). T. I, *Colloquiorum Liber*, p. 702, *Conjugium*.
 22. EURIPIDE, *Iphigénie en Tauride*.
 23. FORT (D^r), *Revue chirurgicale*, 1^{er} mars 1904.
 24. GILBERT et YVON, *Foormulaire* (ancien Dujardin-Beaumetz).
 25. GOVAERTS (D^r Albert).
 26. HAINE (A. J. J. F.). — *Theologiae moralis elementa ed S. Thomasaliis que probatis doctoribus*, T. IV (Cap. 8 De impedimento impotentiae, p. 190). [Lovanii typis Caroli Fonteyn, bibliopolae, via Bruxellensis, 6, — 1894.]
 27. HANIN (L.). — *Vocabulaire médical* (Paris, Caille et Ravier, 1811).
 28. HASEOVÉE (D^r), *Communication au Congrès inter-*

- national d'anthropologie de Prague* (14-21 sept. 1924, section d'engénique).
29. HERVIEU (Paul), *Le Concours médical*, 9 sept. 1906, page 651.
30. HERVERDEN (M^{lle} le D^r VAN), *L'examen médical avant le mariage en Hollande* (Communication faite au « Comité international des Sociétés engéniques » réuni à Paris, au siège de la « Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, les 2 et 3 juillet 1926).
31. HYGINUS, *Traité des Fables*, Fab. 274.
32. INTERNATIONAL YEAR BOOK OF CHILD WELFARE AND PROTECTION, 1925.
33. JAUBERTHOU, *Traité des maladies vénériennes*, p. 56 (Paris, d'Houry, 1766).
34. KRAFFT-EBING, *Psychiatrie*, Trad Laurent (Paris, Maloine).
35. LANDAIS (Napoléon), *Grand Dictionnaire général et grammatical*.
36. LAROUSSE, *Nouveau Larousse*.
37. LE BEC (D^r), *Des Procès en nullité de mariage* (Bulletin de la Société médicale St-Luc, févr. 1914).
38. LERI, *Les enseignements de la guerre en pathologie cérébrale* (Bull. de l'Union Fédérative des Médecins de réserve, mars 1927).
39. LE ROUX (Hugues), *Nos filles*.
40. LETULLE (P^r Maurice), *Conférence*, « Musée social », 7 mai 1926.
41. LUCRÈCE, *De Naturâ rerum*, Liv. IV.
42. LUTAUD (A.), *Manuel complet de gynécologie médicale et chirurgicale*.
43. MILLOT, *Que faut-il faire pour le peuple ?*
44. MONTAIGNE, *Essais*, Liv. II, ch. XXXV, De trois bonnes femmes.
45. MONTESQUIEU, *Esprit des Loïs* (Amsterdam, 1771).

46. NASS (D^r Lucien), *Le Conseil de révision des fiancés* (Corresp. Médical, 15 août 1909, p. 19).
47. NOGUEZ, *L'anatomie du corps de l'homme*, 2^e édit., page 194 (Paris, Cavelier, 1726).
48. PAPILLAUT (D^r G.), *Analyse de la race et de l'Incons-cient* (Conférence au Musée Social, le 14 mai 1926, sous les auspices de la Société fr. d'eugénique).
49. PARÉ (Ambroise), *Œuvres*, 6^e édition, livre 28, *Du rapport de l'impuissance de l'homme et de la femme*.
50. LE PASSÉ PAN-MÉDICAL, 25 avril 1910, n° 8, p. 31.
51. PIERRE et JOUVE, L'opothérapie spermatogénétique chez la femme.
52. QUICHERAT, *Histoire du costume en France*, p. 312, 313.
53. REGNAULT (D^r Félix), *Variétés*, in Rev. mod. de méd. et de chirurgie, mars 1927.
54. REVUE INTERNAT. DE CLINIQUE ET DE THÉRAPEUTIQUE, n° 8, août-sept. 1906, p. 374.
55. RICOL (Joseph), *La vie juridique du Français. Les crises de famille* (Travaux de la conférence d'agrégation de droit privé tenue en 1907-1908, sous la direction de M. E. Thaller), pages 58, 64, 75 (Paris, Rousseau, édit., 1908).
56. ROBIN et LITTRÉ, *Dictionnaire de Médecine* (Paris, Baillière).
57. SAND (D^r René), Communication à la Société franç. d'eugénique, 7 mai 1926.
58. SANCHEZ (R. Patris Thomae Sanchez cordubensise sociatate Jesu). *De Sancto matrimonii sacramento disputationum* (Lugduni, 1637).
59. SCHREIBER (D^r G.), *L'examen médical pré-nuptial dans les différents pays* (Conférence, Musée Social, 7 mai 1926).
60. — *Les centres de médecine préventive et le Life*

Extension Institute de New-York (La Clinique, Paris, nov. 1922).

61. SCHREIBER (D^r Georges), *La stérilisation des procréateurs indésirables* (Le Lien médical, juillet 1927).
 62. STRAUSS (Paul), *Le Siècle médical*, 15 juin 1927.
 63. TRÉVOUX, *Dictionnaire de Trévoux* (Paris, par la Compagnie des libraires associés, 1771, T. II).
 64. TAGEREAU (Vincent), *Discours de l'impuissance de l'homme* (Paris, 1612).
 65. VENETTE (Nicolas), *Tableau de l'amour conjugal*, 7^e édition, 1696.
 66. VERDIER, *Abrégé de l'Anatomie du corps humain*, T. II, p. 171 (Bruxelles, Jean Léonard, imprimeur, 1752).
 67. VIDAL (D^r Ch.), *Etude médicale, physiologique, philosophique de la femme* (Paris, Bloud, 1912), p. 227 et seq.
 68. VIGNES (D^r Henri), *Certificat de mariage ou vulgarisation des notions d'eugénique* (Paris, Nourry, 1926).
 69. — *Applications de l'opothérapie testiculaire aux troubles gynécologiques* (Bulletin général de thérapeutique, mai 1926).
 70. VOIVENEL (D^r), *La maladie de l'Amour*.
-

TABLE DES MATIERES

DÉDICACES	11
AVANT-PROPOS	11
PREMIERE PARTIE	
CHAPITRE PREMIER. — <i>Définition du Congrès</i>	18
CHAPITRE II. — <i>Historique du Congrès</i>	20
Chez les Anciens.....	21
En France	23
Le Congrès est établi	23
Ce qu'était le Congrès.....	25
Qui en fut l'inventeur.....	28
Son pourquoi réel	29
CHAPITRE III. — <i>Le mariage et l'Eglise</i>	31
Justification de ce chapitre	31
Rôle du médecin.....	32
L'Eglise n'annule pas le mariage : elle le déclare inexistant	32
Les distinctions de la théologie.....	34
L'impuissance	35
La parenté, la folie.....	39
La stérilité n'est pas assimilable à l'impuissance	40
L'hystérectomie	41
Absence de vagin et opération de Baldwin-Mori	41
Les hermaphrodites	43
Conclusion : L'Eglise fait de l'eugénique.....	44
CHAPITRE IV. — <i>Comment on pratiquait le Congrès</i>	45
Historique	45
Cérémonial	45
CHAPITRE V. — <i>Pourquoi on le pratiquait</i>	49
Motifs d'ordre juridique.....	49
Qui le demandait surtout.....	51

Le cas de la bonne femme de Montaigne....	51
Pourquoi bien souvent les femmes le deman- daient ?	52
Comment traiter ces femmes ? Par l'extrait testiculaire	53
La femme est souvent la cause de l'impuis- sance du mari.....	53
Critique des femmes demandant le Congrès..	53
Causes médicales profondes.....	54
Le Congrès était souvent une demande cachée d'un divorce occulte.....	56
CHAPITRE VI. — <i>Valeur du Congrès</i>	57
Epreuve insuffisante	57
L'affaire du marquis de Langey.....	60
Epreuve souvent inutile.....	61
La preuve de l'impuissance pouvait être obte- nue par l'examen séparé.....	62
La femme, cause d'impuissance.....	64
Pouvait-on, autrefois, diagnostiquer l'impuis- sance autrement que par le Congrès ?.....	65
CHAPITRE VII. — <i>Sa moralité et sa décence</i>	72
Généralités historiques	72
Antique pudeur des femmes.....	73
Interrogatoire subi par la femme.....	74
Critique de celles qui le demandaient.....	75
Cependant elles passaient outre.....	76
D'ailleurs l'annulation, conséquence du Con- grès, était à leur détriment.....	77
Le Congrès était-il décent ou indécent ?.....	78

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — <i>Le mariage et sa fin sociale et individuelle</i>	82
Définition	82
Le mariage est un contrat : sa nature.....	82
Fin sociale et familiale.....	85
Le mariage cause de nuisance.....	87
Utilité du mariage.....	87
Qualités requises pour entrer dans le mariage.	87
Les marieuses	92
L'angoisse du mariage et l'Inconscient.....	94
CHAPITRE II. — <i>L'Eugénique</i>	96
Généralités	96
Définition et but.....	97
Historique	97

Ses fondements	98
Enseignement	100
Vulgarisation	101
Conclusion	101
CHAPITRE III. — <i>L'examen prénuptial</i>	104
Généralités	104
Historique	104
Les bases du certificat médical d'après le D ^r	
Hoseovec	107
Assurances sur la vie	108
La mode	109
Qui délivrerait le certificat ?	110
Pathologie	110
L'Utilité sociale doit guider le public	115
Inconvénients	116
Conclusion	116
CONCLUSION	118
BIBLIOGRAPHIE	121
TABLE DES MATIÈRES	126
